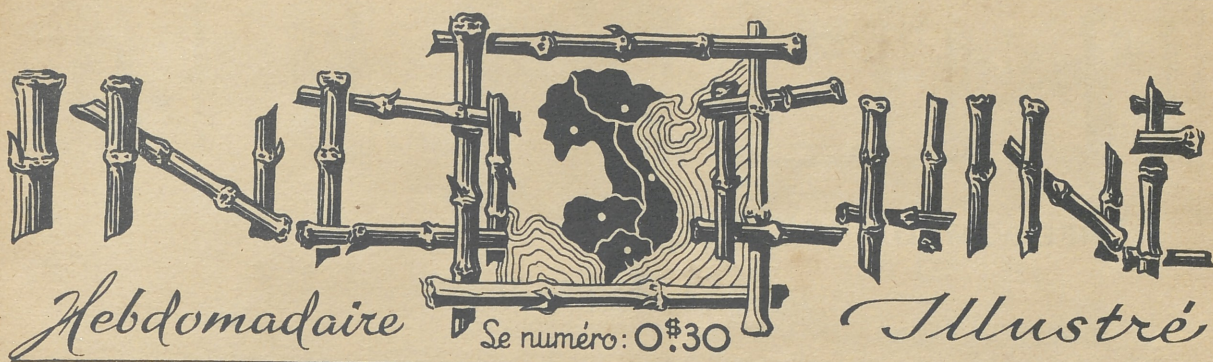
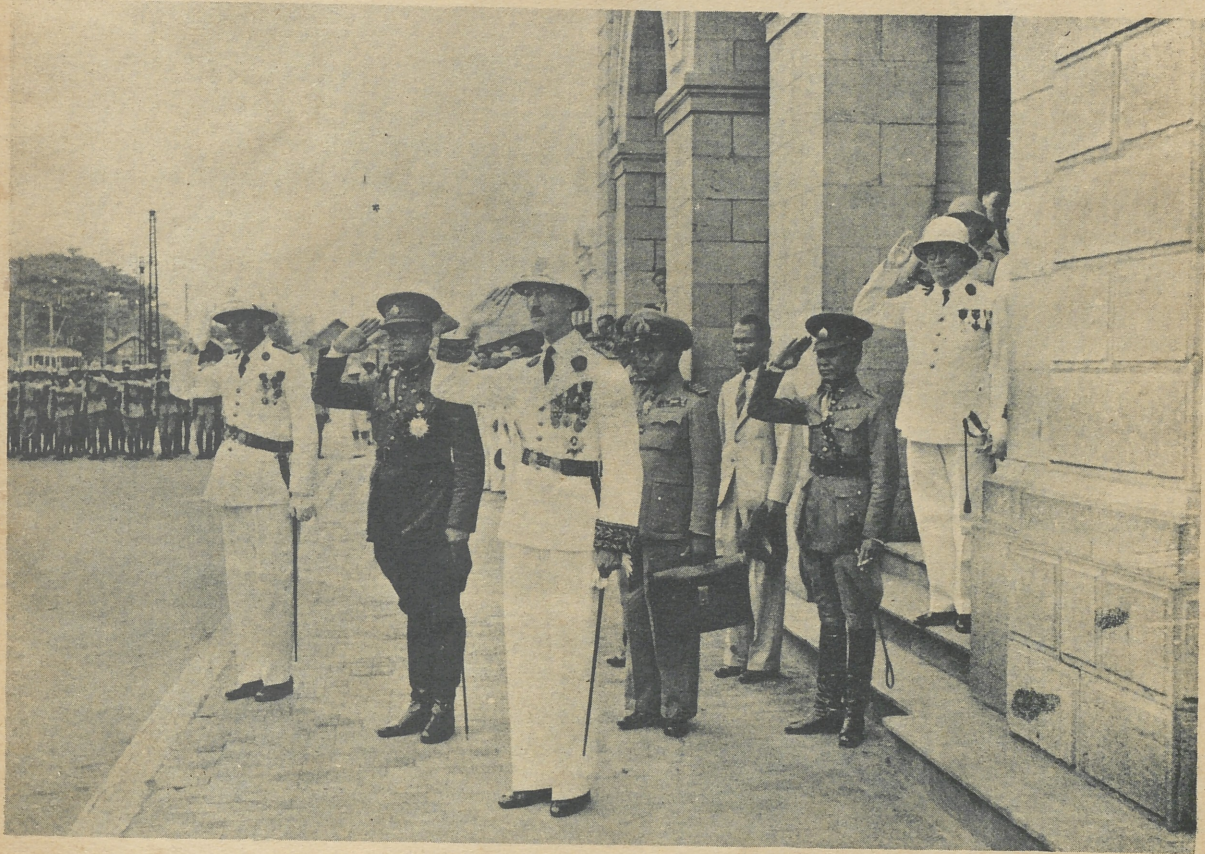
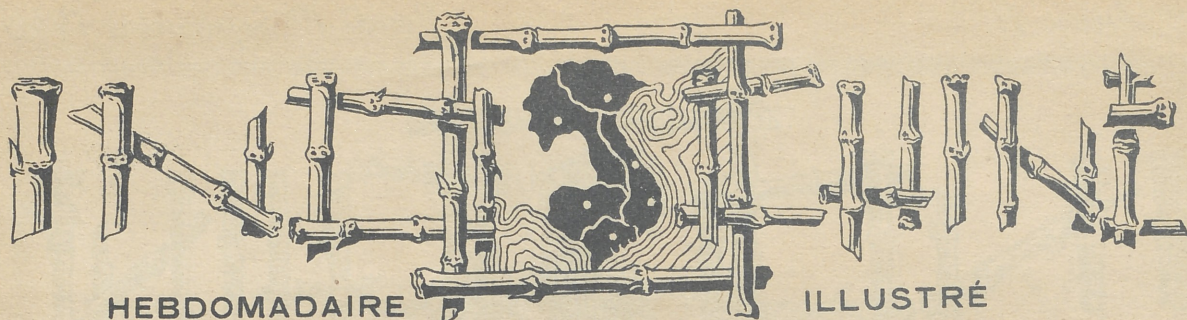




La Mission Thaïlandaise à Hanoï



L'arrivée à Hanoi de la Mission thaïlandaise. (De gauche à droite, M. RIVOAL, Résident Supérieur au Tonkin, S. Exc. le Colonel LUANG-PROM YODHI, M. PIERRE DELSALLE, Secrétaire Général du Gouvernement Général, Capitaine de vaisseau LUANG YUDDASASTR KOSOL, M. NAI THAVI THAVEDIKHUL, Colonel LUANG YOD AVUDH, Colonel BERTAUX, Chef du cabinet militaire du Gouverneur Général,



Directeur: **Jean SAUMONT**

DIRECTION - ADMINISTRATION : 15, Boulevard Rollandes — HANOI — Téléphone 428

ABONNEMENTS { **INDOCHINE et FRANCE.** Un an **12 \$ 00** — Six mois **7 \$ 00** — Le numéro **0 \$ 30**
ÉTRANGER. Un an **20 \$ 00** — Six mois **12 \$ 00**

Nos collaborateurs

Pierre ANDELLE, Arnaud BARTHOUE, Georges BOIS, Ch.-H. BONFILS, Henri BOUCHON, Paul BOUDET, Bernard BREIL, Jean BROUSSEL, P. CHAMPE-NOIS, J. J. CLAEYS, G. COEDÈS, Jacques DESCHAMPS, P. DUPONT, Jean FARCHI, Pierre FOULON, Victor GOLOUBEV, DUONG-QUANG-HAM, NGUYÊN-VAN-HUYÊN, NGUYÊN-TIÊN-LANG, Paul LEVY, Paul MUNIER, Paul RENON, Jean ROUX, Jean SAUMONT, Madame Marguerite TRIAIRE, NGUYÊN-MANH-TUONG.

ILLUSTRATION : Madame BOUDET, NGUYÊN-HUYÊN, NAM-SON.

PHOTOGRAPHIE : Central Photo, Huong-Ky, Section photographique du Gouvernement Général.

DÉPOSITAIRES

HANOI

« INDOCHINE », 15, boulevard Rollandes.

G. TAUPIN ET Cie, 50, rue Paul-Bert.

A. B. C., 50, rue du Coton.

LIBRAIRIE HOC-HAI, 34, rue de la Citadelle.

MOHAMED ISMAIL, rue Paul-Bert.

VAN-NGOAN, 110, rue du Pont-en-Bois.

SAIGON

LIBRAIRIE A. PORTAIL, 185, rue Catinat.

HUÉ

HUONG-GIANG, 21, rue Paul-Bert.

LE-THANH-TUAN, rue Paul-Bert.

NGUYEN-XUAN-QUE, Kiosque, rue Jules-Ferry.

BAC-NINH

VAN-VIET, 216, rue Tiên-An.

HAIPHONG

« INDOCHINE », 44, boulevard Amiral-Courbet.

CHAFFANJON, boulevard Amiral-Courbet.

MAI-LINH, 60, avenue Paul-Doumer.

NAM-TAN, 100, boulevard Bonnal.

TAI-FAT, 61, boulevard Paul-Bert.

LANGSON

TRAN-DANG-LONG, 10, rue Chavassieux.

NAM-DINH

HOP-KY, 34, rue Carreau.

PINZON, rue Carreau.

PHUTHO

CAT-THANH.

QUINHON

MY-LIEN, 78, quai Gia-Long.

SEPT-PAGODES

CHI-LINH, rue Hoa-Lac.

TONG

DAN-SAN, rue Son-Loc.

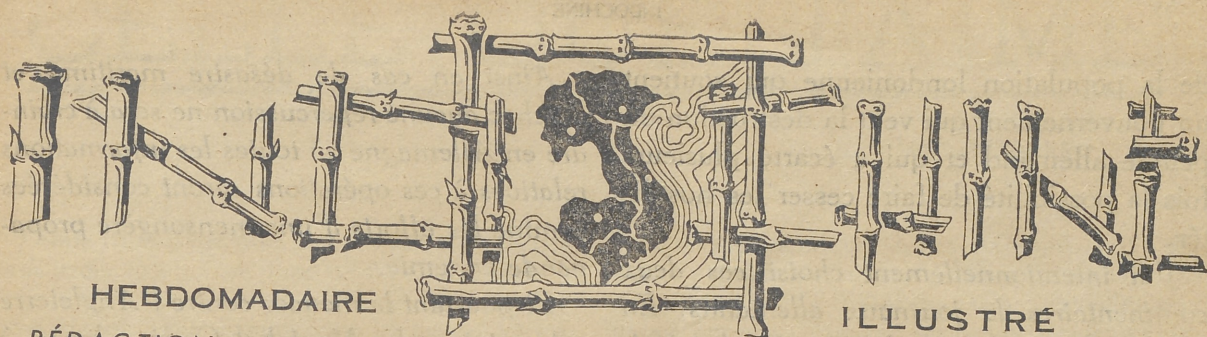
LIBRAIRIE DE FRANCE.

VIÉTRI

LONG-HOA.

VINH

AN-NGOC-PHUNG, Square Khoa-huu-Hao.



RÉDACTION-ADMINISTRATION: 15, Boulevard Rollandes - HANOI — Tél.: 428

SOMMAIRE

	Pages		Pages
Les préparatifs d'invasion de la Grande-Bretagne par JEAN SAUMONT	1	Images de Chine	21
Celle que j'aime par PAUL MUNIER	3	Dans l'Armée indochinoise	22
De la nécessité par JEAN BROUSSEL	5	La semaine :	
La Presse chinoise par MAURICE ANDRIEUX	7	En Indochine	23
Riz de qualité par PAUL RENON	8	En France	24
Printemps et Automne par JEAN NOEL	9	En Extrême-Orient	25
Lune d'Automne par MARGUERITE TRIAIRE, dessins de N. HUYEN	11	Dans le Monde	25
Les Commandants des Troupes du Groupe de l'Indochine	19	La vie indochinoise	28
La Mission thaïlandaise	20	On devrait mieux choisir les gens, roman par PAUL MUNIER	30
		Mots croisés	32

ABONNEMENT: 1 an 12\$ — 6 mois 7\$ — le numéro 0\$30

Les préparatifs d'invasion de la Grande-Bretagne

LES raids allemands sur l'Angleterre ont atteint la semaine qui vient de s'écouler une intensité jamais encore réalisée. A l'heure où nous écrivons les attaques se poursuivent sans aucun ralentissement. Toute l'Angleterre du Sud est continuellement visitée mais c'est sur la capitale que les efforts principaux de l'aviation allemande sont portés.

Hitler, dans son dernier discours, annonce que les raids contre Londres constituaient des « représailles » pour répondre aux bom-

bardements de Berlin par la R. A. F. La presse allemande soutient la même thèse et s'élève violemment contre « la tentative anglaise d'attribuer à l'Allemagne la responsabilité des représailles aériennes ».

La Berliner Boersen Zeitung écrit que c'est Churchill le responsable des souffrances anglaises et que c'est à lui que le peuple anglais doit s'adresser pour les faire cesser. Même son de cloche chez la Deutsche Allgemeine Zeitung qui souligne qu'il n'y a pas de raison pour que les Allemands aient pitié

de la population londonienne qui soutient un gouvernement qui veut la destruction du peuple allemand et qui a écarté plusieurs fois la possibilité de faire cesser les hostilités.

J'ai intentionnellement choisi ces deux commentaires de journaux allemands. En effet, tout en affirmant le caractère de représailles des bombardements de Londres ils poursuivent également un autre but facilement discernable.

La guerre que se livrent le Reich et la Grande-Bretagne est une guerre sans merci. Il ne s'agit donc pas de respecter des règles plus ou moins chevaleresques ni d'évoquer en quoi que ce soit l'obligation où l'on est d'user de représailles. Dans la guerre anglo-allemande aucun compromis ne semble possible. C'est à qui mettra son adversaire à genoux.

Il faut donc chercher ailleurs les vraies raisons de la recrudescence de l'activité aérienne allemande contre l'Angleterre, et elles sont faciles à trouver.

Hitler, dans son discours, déclara avoir renoncé pour cette année à toute invasion. *Était-il sincère ou n'était-ce qu'une ruse ?* Peu importe, pour son peuple maintenant, et c'est là l'important, il ne peut y avoir de défaite allemande contre l'Angleterre cette année puisque les « véritables opérations » sont reportées au printemps prochain. Ainsi paré contre une atteinte au moral de la population allemande, Hitler décida de tenter sa chance sous le couvert de représailles à administrer. Cela ne l'empêche pas de préparer une véritable tentative de débarquement qui, aux dires des radios, pourrait s'effectuer à partir du 15 septembre dès la première occasion.

Ainsi en cas de désastre maritime et d'échec aucune répercussion ne sera à craindre en Allemagne où toutes les informations relatives à ces opérations seront considérées comme les efforts d'une mensongère propagande ennemie.

Et pourtant la menace contre l'Angleterre est certaine. Le Maréchal Gœring lance à intervalles très courts des vagues formidables contre tous les comtés anglais du Sud. Londres est pilonnée. Les pertes semblent peu importer à l'assaillant.

Sur la côte de la Manche se poursuivent les plus minutieux préparatifs d'invasion : concentrations de bateaux, chalands, radeaux, embarcations de toutes sortes ; installations de camps nombreux ; approvisionnements en munitions et matériel divers ; installation de batteries de côte à longue portée contrôlant jusqu'aux rives anglaises ; poses de champs de mines, etc...

La R. F. A. consciente du danger se multiplie, abandonnant la plupart des raids contre les villes industrielles du Reich et Berlin pour détruire et disperser toutes ces menaces contre l'intégrité de l'Île.

L'Italie joue son jeu de partenaire de l'Axe en lançant simultanément une offensive générale contre les possessions anglaises d'Afrique en particulier contre la Palestine, l'Égypte, le Soudan, le Kenya...

Tout pronostic est hasardeux. Les deux adversaires sont animés de la même résolution de vaincre, du même courage et du même esprit de sacrifice.

L'Angleterre une fois de plus, grâce à sa situation insulaire privilégiée, réussira-t-elle à vaincre les forces puissantes du Continent ?

JEAN SAUMONT.



CELLE QUE J'AIME

par PAUL MUNIER.

J'étais venu pour trois ans, c'était mon projet, dans trois ans ça en fera trente ! L'Indochine vous prend plus aisément qu'on ne s'en déprend. Sans alcool, sans opium, sans « con-gaï » ! Par ses mérites, par son caractère, par ses malheurs, par ses beautés.

Je la connais de la tête aux pieds, je veux dire du nord au sud, de la frontière chinoise, que j'ai traversée bien des fois, à la frontière siamoise, que j'ai aperçue. Son grand corps aux profondes toisons m'a livré la plupart de ses secrets, et je pense avoir surpris quelques-uns des secrets de son âme.

Brousse tonkinoise, montagnes, mamelons velus, rochers hirsutes, grottes aux gueules barbues, fleuves aux crues effarantes, petits chevaux passant les plus hauts cols avec quatre-vingts kilogrammes sur le dos à condition que lesdits kilogrammes ne se mêlent pas de vous conduire, vous avez peuplé ma mémoire, à jamais, d'images que je revois de temps à autre, amoureusement. Et j'entends les chants alternés, les rires, je vois les garçons cheminant ensemble, les filles marchant un peu plus loin, groupées, je vois les deux files bleues de cette jeunesse thô, heureuse de vivre, aimant l'amour, ne s'en cachant point, et chantant d'un air innocent des couplets à faire rougir un corps de garde.

Delta du Fleuve Rouge, horizons plats, villages feuillus, crachin, m'est familier votre charme infini, triste, pauvre. Je vois le buffle pataugeant, les gamins aussi, les files de fourmis brunes affairées sur les diguettes : femmes portant des charges ; je vois l'eau rougeâtre lancée par le panier à deux cordelettes que balancent deux femmes cambrant les reins ; je vois les carrelets géants prenant des poissons tout petits ; j'entends crier la marmaille, ânonner les écoliers, j'entends le bourdonnement du gong, le gargouillis des grenouilles, la crécelle des merles-buffles, et sur les digues menacées, j'entends le bruit sournois de l'eau qui monte...

Dunes d'Annam, plages, sous le soleil : éblouissement blessant les yeux, sous un ciel sombre : étonnant paysage de neige ; portes, défilés, tombeaux, sol où l'histoire est inscrite ; arbres couchés, routes submergées, villages engloutis, sol que les typhons ruinent ; forêts du Sud, montagnes de l'Ouest, refuge des éléphants et du mystère, je vous vois, j'entends le vanneau sur le sable, les cascades dans la montagne, le cobra dans la forêt, le vent féroce sur les cases emportées...

Laos mélancolique, brûlé six mois, noyé six autres ; forêt clairière aux fumées d'encens, nuits musicales, nuées d'étoiles, nuits merveilleuses ; fleuve énorme, insensé, qui passe par-dessus des berges de quinze mètres, ou bien paresse entre des bancs de sable où dort le crocodile ; chutes de Pa-Pheng, rapides qui rouleraient un éléphant comme un fétu, rochers où les eaux accrochent des troncs d'arbres, comme s'ils étaient des brins de paille, ma mémoire vous garde ainsi qu'un monde entier tient dans les pages d'un livre ; les feuilles larges des arbres rabougris, les feuilles raides poussées par un vent tiède, je les entends bruire comme des feuilles de clinquant ; la rumeur puissante des cataractes m'emplit les oreilles, le timbre souffreteux du khène éveille ma nostalgie...

Forêts, plaines, villes, ô Cochinchine, tu m'es un peu étrangère, car je suis, vois-tu, « Tonkinois », de cœur et d'habitude ; mais tes frondaisons mystérieuses m'ont laissé un souvenir profond, j'ai respiré l'air tiède et humide de tes canaux, goûté l'étrange beauté de ces paysages où la terre semble à peine surnager et est pourtant couverte de riz, de palmiers, de maisons basses, ces paysages où la terre n'est qu'une suite de radeaux verdoyants ; j'ai compris la leçon de vouloir et d'énergie que donnent tes infinis alignements d'hévéas ; tes pluies m'ont chanté leur chanson grise.

Le Cambodge enfin m'a montré ses arbres gigantesques, sa forêt périodiquement inondée, ses plaines chaudes et tranquilles avec ces boutons d'or : les bonzes, et ces gardiens graves, en habit noir et rabat blanc : les jabirus. Surtout, surtout j'ai passé l'impérissable souvenir des ruines khmers, prodiges, merveilles, problème aussi car où sont les bâtisseurs, où serait leur histoire s'ils n'avaient écrit sur la pierre et si l'arbre destructeur, le figuier qui recouvre, écartèle, rompt, abat, disperse, si le figuier, artiste impie auteur de groupes incomparables, n'avait oublié quelques stèles ?...

★ ★

Comment ne pas aimer l'Indochine, comment, si l'on consent à essayer de comprendre, si l'on veut bien regarder ? Si le cœur, à défaut d'esprit, n'est pas fermé ?

Ces khmers d'aujourd'hui, ces Cambodgiens, insoucieux de leurs éblouissants ancêtres, ils sont la lignée résignée, philosophe, apathique, de gens qui sont morts de trop de faste, de trop de

gloire, de trop de guerres. Ils portent encore dans l'âme, sans le savoir, la fatigue d'un peuple à qui il fut trop demandé. Leur confiante humilité n'en est que plus touchante. Et ces Laotiens, musiciens, amoureux, qui préfèrent s'en aller s'il leur faut, pour rester, lutter ! Gens aimables, attardés dans un siècle mal fait pour eux, n'est-ce pas eux qui conservent les dernières bribes de toute sagesse ? Montagnards tonkinois, mélangeant la résistance, la rudesse des anciennes tribus batailleuses à l'indolence de la grande famille Thaï, hommes vivant de peu, marcheurs infatigables, coquets comme des filles, accueillants et fiers à la fois ; bien souvent j'ai monté l'échelle de leur maison sur pilotis, je payais largement ce que je leur demandais, je saluais les vieux, je laissais femmes et jeunes filles tranquilles et j'étais toujours très bien reçu ; je reposais chez eux en toute sécurité, et ils avaient une façon de me faire sauter un poulet dans une poêle noire, large d'un mètre, dont le souvenir m'affriande encore.

Et ce peuple annamite, comment ne pas aimer son fourmillement, d'un cœur fraternel ? Deux mille ans de sous-alimentation ne l'ont

pas tué, ni abattu, deux mille ans de guerres dynastiques ou autres ne l'ont empêché ni de se continuer, ni de produire ; au premier souffle venu de très loin la connaissance le trouve éveillé, prêt à tous les efforts, aux plus étonnantes transformations ; il a vécu des millénaires dans les rets de traditions minutieuses et le voilà qui, en quelques lustres, se découvre des quantités de fils capables d'acquérir les notions et sciences d'Occident, totalement étrangères à ses propres enseignements ! Quelle étonnante vitalité matérielle, intellectuelle ! Il a ses défauts, comme tous ; on ne lui rend pas toujours justice. Il est bien plus fidèle qu'on ne le dit, aux heures sombres il le prouve.

Indochine, attachante en tes sites et en tes hommes, tu m'as fait la vie heureuse, si le bonheur existe, et intéressante, passionnément. En retour qu'ai-je pu te donner ? Mon travail quotidien, mon temps, quelques livres... bien peu de choses ! Mais mon cœur, tu l'as, pour jusqu'à ses derniers battements.

PAUL MUNIER.



DE LA NÉCESSITÉ

par JEAN BROUSSEL.

« Ce qui est nécessaire n'est jamais ridicule », dit quelque part le cardinal de Retz. Vérité assez évidente et qui va sans dire, mais qui, selon le mot de Talleyrand, « ira encore mieux en le disant ». Et nous ne ferons pas mal, en ce mois de septembre 1940, de nous y arrêter quelque temps.

★★

Le mot « nécessaire », le mot « nécessité » sont de ceux dont — tout en les employant couramment, et peut-être parce qu'on les emploie couramment — on oublie trop souvent la valeur exacte. Cette valeur est forte et dure.

Le langage quotidien oppose le nécessaire au superflu. Le nécessaire, c'est l'essentiel, c'est la base, c'est ce sans quoi la vie même n'est plus possible ; c'est ce dont, bon gré mal gré, quelque détachement que l'on ait, quelque soin que l'on prenne de réduire ses besoins, on ne peut absolument pas se passer.

Les philosophes, eux, opposent nécessité et liberté. Nécessaire est ce qui ne dépend de nous en aucune façon, ce sur quoi nous n'avons aucun pouvoir, aucune prise, ce qui arrive sans aucun égard pour les goûts, les désirs ou les besoins des hommes, par le simple jeu, le jeu inéluctable des lois de la nature. La nécessité, c'est le monde lui-même tel qu'il nous est « donné », tel que nous devons nous en accommoder ; nous devons organiser notre vie, nous ne pouvons subsister, nous ne pouvons même exister qu'en composant avec lui, en acceptant sa loi, et en nous en arrangeant le mieux ou le moins mal que nous pouvons.

La loi de la pesanteur est de l'ordre de la nécessité. Les grands cataclysmes naturels sont de l'ordre de la nécessité. Nous ne pouvons rien faire, nul homme au monde ne peut rien faire pour empêcher un typhon de se produire, pour l'arrêter lorsqu'il est déchaîné, ou pour détourner sa course. Tout au plus l'homme peut-il prévoir le typhon, déterminer son intensité et sa direction, mettre en alerte toutes les régions exposées à son passage, conseiller aux navires en mer de fuir sa trajectoire, et, sur terre, limiter dans une certaine mesure, par la prévision et la prévoyance, les ravages dont il porte la menace. Mais contre le typhon lui-même nous ne pouvons rien : il est de l'ordre de la nécessité.

Pour beaucoup d'entre nous, la vie quotidienne, dans les temps normaux, est telle qu'en réalité nous ne songeons même plus à la nécessité. Le nécessaire, nous l'avons sous la main, régulièrement, presque automatiquement. Notre existence est organisée en fonction de ces besoins primordiaux et de leur satisfaction.

Non seulement notre existence, mais la société elle-même. La société humaine tend à décharger de ce lourd fardeau les épaules des individus. Tout son effort, d'un bout à l'autre de l'histoire, a visé et vise aujourd'hui plus que jamais à remplacer l'inhumaine nécessité par une loi plus souple, plus juste et plus équitable ; à substituer à la loi naturelle, pour en desserrer l'étreinte, la loi humaine.

Qu'est-ce donc en temps de paix que la politique sinon à la fois l'effet et l'expression de cette tendance ? Les grands problèmes de base sont réglés « grosso modo », ou du moins considérés comme tels. Il n'y a plus en Europe de famine ; il n'y a plus de ces terribles épidémies d'autrefois, contre lesquelles on ne pouvait rien qu'attendre qu'elles s'éteignent d'elles-mêmes, après avoir accompli à loisir leurs ravages. Les grandes terreurs paniques qu'a connues notre Moyen Age sont mortes. Les hommes, libérés dans l'ensemble des plus cruels soucis de l'immédiat, peuvent paisiblement rêver à l'avenir. Ils peuvent échafauder des plans et des projets, dresser le tableau idéal d'un temps d'où les dernières injustices seraient enfin pourchassées ; ils peuvent discuter entre eux des voies les meilleures pour atteindre au plus vite cet âge d'or. C'est le temps de « l'opinion », c'est le temps du choc des idées, c'est le temps où l'on peut encore se permettre de juger la pensée du voisin inepite, odieuse ou ridicule ; c'est le temps des débats académiques ou passionnés : on se trouve dans un domaine toujours plus ou moins utopique où les résistances de la nécessité paraissent relâchées et où les moyens de réaliser l'idéal paraissent surabondants.

Car c'est cela, la politique (dès qu'elle est dégagée des petites combines de personnes ou de partis). Selon qu'on est de droite ou qu'on est de gauche, les méthodes et les moyens varient, mais le but reste toujours de tracer à tête reposée les grandes lignes de l'avenir qu'on souhaite. Le présent marche cahin-caha, et l'on songe au lendemain que l'on imagine.

Mais il suffit de bien peu de chose — nous en avons sous les yeux un douloureux exemple — pour que la nécessité imprudemment oubliée fasse un retour offensif dans l'histoire.

Alors la besogne humaine se trouve sans égard ramenée aux plus immédiates des réalités. Soudain les questions dont la solution paraissait la plus durable et la plus assurée, se posent de nouveau avec la même angoissante urgence qu'aux heures les plus sombres des périodes révolues. Brusquement, l'acquisition du simple nécessaire, du nécessaire seulement, devient la chose du monde la plus difficile. Alors le temps est venu de renoncer aux confortables habitudes. A celles de l'esprit comme à celles du corps. Il ne s'agit plus d'édifier la cité future ; il s'agit, à la lettre, de permettre à la société présente d'assurer les besoins immédiats de son existence.

Comme le disait la semaine passée un des chroniqueurs de cette revue, il s'agit maintenant de nourrir ceux qui ont faim, de vêtir ceux qui sont nus : et ceux qui ont faim et ceux qui sont nus ne sont plus, hélas, une exception dans la France de 1940, que la guerre a bouleversée. Nous approchons de l'équinoxe : les grandes marées et les tempêtes vont signaler l'arrivée de l'hiver ; il va falloir encore chauffer ceux qui auront froid ; et ceux-là seront très nombreux.

★★

« Ce qui est nécessaire n'est jamais ridicule » (disons, en termes plus généraux : n'appartient pas à l'opinion). Ce mot, vieux de trois siècles, reprend maintenant une tragique actualité : l'action de ceux qui ont assumé la responsabilité de la France n'est pas de celles qui prêtent à discussion. Les discussions se fonde-

raient seulement sur des opinions : eux, ils bâtissent et construisent...

On pouvait discuter lorsque nous avions un gouvernement de droite ou lorsque nous avions un gouvernement de gauche, puisque la politique que l'un ou l'autre suivait relevait de doctrines, de buts, d'idéologies ou d'intérêts qui n'avaient pas les caractères du nécessaire. Aujourd'hui, devant la situation présente de la France, où une œuvre immense a été accomplie, où une œuvre immense est en cours, nous ne pouvons, nous, les spectateurs lointains, que répéter le mot qu'eut, je crois, Hegel, devant la masse écrasante des montagnes qu'il voyait pour la première fois : « C'est ainsi ».

Nos chefs ont-ils eu le loisir ou la possibilité de choisir entre une gamme de solutions savamment dosées selon les opinions ? Les opinions personnelles peuvent-elles encore compter pour quoi que ce soit ? N'est-ce pas maintenant avec la nécessité elle-même, avec la nécessité nue, qu'il faut compter, pour sauver la France du désastre total où elle aurait vite fait de sombrer si la volonté et le dévouement de tous à l'œuvre commune se relâchaient un seul instant de leur tension ? Les hommes qui ont accepté la charge du pouvoir en un moment terrible ont été héroïques ; ils l'ont été plus encore peut-être lorsque, surmontant leur propre douleur et le découragement qui les guettait, ils ont su jeter sur les choses réelles un regard lucide. Ils ont vu apparaître l'impassible visage de la nécessité. Ils n'ont pas pris peur : ils ont mesuré de l'œil la tâche sans la sous-estimer, et ils se sont mis à l'ouvrage. Pour nous, nous ne pouvons encore leur apporter que notre soumission et notre bonne volonté ; je ne pense pas qu'elles leur soient lésinées.



LA PRESSE CHINOISE

par MAURICE ANDRIEUX.

— Nous ne parlons que des journaux chinois non contrôlés par les autorités japonaises, contrôlés par conséquent par le Gouvernement de Tchong-King, puisque les nécessités du temps, dans le monde entier ou de peu s'en faut, nous ont fait ranger avec les vieilles lunes cette fameuse liberté de la presse, si chère à nos arrière-grands-pères.

— Or, ce n'est pas l'intérêt qui manque aux journaux chinois dont nous parlons. Qu'il s'agisse des gazettes de Tchong-King, de Tchong-Fou ou de Koen-Ming, il y a toujours profit et parfois même plaisir à les lire. On y trouve de tout, et en un vrac savant, tout comme chez les Américains, mais presque toujours bien écrit.

— C'est la réclame d'un médecin qui guérit tous les maux, y compris les maladies imaginaires, c'est l'annonce d'un placement hautement lucratif ou l'avis de liquidation d'une société — admirable similitude de l'homme sous toutes les latitudes.

— On y trouve, à côté du « papier courant » écrit en langue moderne, le petit coin où le poète resté fidèle aux classiques s'essaie à renouveler le thème de la lune cajoleuse de bambous.

— Et, chose qui n'est pas à dédaigner quand on se trouve sevré de toutes nouvelles et loin de tout appareil de radio — voici les derniers topos de *Domei*, de *Tass*, de *Reuter*, du *D. N. B.*

— Mais pourquoi faut-il qu'à côté de tant de choses intéressantes, on relève un si grand nombre de grossières contre-vérités. On sait bien que le Chinois, tout comme l'Américain, veut du « thrill », de l'« excitement » ; mais pourquoi le lui procurer aux dépens de la vérité ?

— Nous avons été assez ému, en apprenant il y a un mois et demi environ, dans un petit coin du Yunnan, que Haiphong venait d'être rasé par les bombardiers japonais. C'était donc là aussi la guerre ! Mais un ami, qui, tout en restant bien Français, est un vieux Chinois, nous rassura en nous mettant en garde contre ce qui est *pao tje chang*, comme on dit en Chine.

— La lecture des journaux qui arrivaient là-bas par paquets, avec une dizaine de jours de retard, était de jour en jour plus affligeante : un matin, c'était l'annonce d'un prétendu traité nippon-indochinois avec des clauses « je ne vous dis que cela », et le soir nous apprenions l'envahissement de l'Indochine par les troupes japonaises.

— Et il ne nous restait plus qu'à continuer la lecture des journaux — si instructive pour l'apprenti chinoisant — mais sans accorder la moindre créance aux bandes de canards qui y pataugent.

— Vous me direz que cela est sans grande importance, et qu'il suffit d'être en garde. Mais il ne s'agit pas de nous « wei Ko jen », en l'occurrence. Ce sont tous ces mouvements d'opinion créés par de telles nouvelles qui sont en question.

— Le Chinois, si nerveux, si excitable, est friand de ces « excitements » ; il s'en repaît à plaisir, et, bien chauffé lui-même, il communique à une vitesse prodigieuse le feu de son agitation au voisinage : c'est ainsi que se créent les paniques, toujours mauvaises conseillères, mais plus encore en Chine.

— Il semble pourtant que le Gouvernement de Tchong-King — qui dispose d'excellents moyens d'information et dont les services de presse sont dirigés par des gens intelligents — aurait facile de tarir à sa source cette propagation de fausses nouvelles.

— Ce serait au bénéfice de tous : les Chinois, moins bandés par cette prose enflammée, envisageraient avec des nerfs plus calmes une situation qui, on le comprend fort bien ici, n'est déjà que trop de nature à les faire vibrer.

— Et nous, en Indochine, conscients des difficultés de l'heure mais résolus à chercher en toute bonne volonté au problème actuel une solution qui, tout en tenant compte de la conjoncture, laisse intact notre Honneur, nous pourrions alors, loin de ces clameurs, examiner d'un esprit plus libre la situation.

— Nous avons confiance que nos amis chinois — de l'autre côté du pont brisé d'Hokéou — comprendront l'intérêt qu'il y a à ce que les informations de leur presse nous concernant soient à l'avenir sérieusement contrôlées et toujours conformes à la vérité.

— La France — et France et Indochine, c'est même chose — peut être amenée à prendre en considération certains aspects nouveaux du problème diplomatique, mais elle ne reniera pas pour cela ses anciennes amitiés. Et que la Chine reste persuadée qu'ici, en Indochine, il est un mot dont le sens n'est pas à la veille de s'oblitérer. C'est le mot Honneur.

MAURICE ANDRIEUX.

RIZ DE QUALITÉ

par PAUL RENON.

La culture du riz, céréale essentielle à la fois à la vie des habitants de l'Indochine et au commerce de l'Union, a posé et pose encore des problèmes de diverses sortes.

Il s'agissait avant tout d'agir sur les superficies cultivées, soit en augmentant leur surface, soit en y régularisant leurs récoltes trop souvent compromises par les irrégularités brutales du climat : ce fut le rôle des grands travaux de digues, d'irrigations, de canaux et de dragages, apportant l'eau nourricière là où elle manque, ou protégeant les champs contre son excès.

Il fallait encore augmenter le rendement des superficies cultivées. A cette tâche les services agricoles, et notamment l'Institut des Recherches Agronomiques et l'Office du Riz, coopérant avec l'initiative privée, ont apporté leurs soins par des études appropriées sur les engrais et la sélection des semences.

Enfin, le troisième problème.

On avait remarqué que sur les 500.000 tonnes expédiées bon an mal an d'Indochine en France, 25 à 30.000 tonnes seulement étaient employées à la consommation humaine, le reste servant à la nourriture du bétail, pendant que les Français consommaient 60.000 tonnes de riz par an qu'il fallait importer en partie des pays étrangers.

Une question de qualité du riz ou tout au moins de présentation se trouvait donc jouer, pour la clientèle étrangère et particulièrement la clientèle occidentale. De préférence à des considérations trop générales, le 4^e fascicule de 1940 du *Bulletin Economique de l'Indochine* nous apporte une idée des efforts accomplis dans ce sens en nous offrant une monographie sur l'activité, au cours des 12 dernières années, de la Société Agricole de Battambang.

Les débuts de l'entreprise furent modestes. Le domaine initial ne comportait qu'une étendue de 300 hectares apportés par les fondateurs de la Société ; il s'accrut ensuite de concessions de terres incultes ou abandonnées au Nord de Battambang. La première exploitation y fut tentée en 1927 selon les méthodes indigènes de fermage et de métayage. Après défrichement mécanique des terres, un système d'irrigation y fut institué grâce à la collaboration de la Société avec les Services agricoles.

De 1930 à 1934, la Société, épaulée par l'Office du Riz, rechercha l'adaptation des semences des riz de qualité ; ce fut une époque d'expérimentation qui porta rapidement ses

fruits puisque dès 1934 les études essentielles étaient terminées et les variétés sélectionnées à retenir se trouvaient fixées.

Pendant cette période de recherches on s'aperçut de l'inconvénient qu'offrent les méthodes indigènes de culture pour assurer la qualité constante du produit et pour obtenir un riz moins brisant à l'usinage, et c'est pourquoi à partir de 1934 la Société abandonne le fermage et le métayage pour passer à l'exécution des travaux en régie directe. La Société tenta alors la première campagne de culture directe des riz de qualité sur une superficie de 1.500 hectares. Le produit répondit à l'attente et dès cette époque la Société fut à même de produire tous les types commerciaux des meilleurs riz du monde.

Ces riz, usinés par la Société de Battambang, sont soit exportés suivant échantillons sous la marque générale « APSARA » qui comprend plusieurs qualités, soit comme riz cargo ou 3/4 blanchis aux rizeries des pays importateurs qui les réusinent, les brossent et parfois les glacent.

Les événements de septembre 1939 trouvèrent le domaine de la Société en plein accroissement de production. Outre les terrains cultivés directement, la Société contrôlait la production de 2.000 hectares de rizières annexes cultivées par des indigènes auxquels elle distribuait des semences. Dans le programme en voie de réalisation l'ensemble des cultures directes et annexes de la Société de Battambang dépassera 12.000 hectares.

Le tonnage produit en paddy est passé de 4.500 tonnes en 1938 à 8.000 tonnes en 1939, et les prévisions de la campagne en cours sont de 16.000 tonnes. L'organisation en cours prévoyait la satisfaction de la demande française en deux nouvelles campagnes qui portent la production à 32.000 tonnes, ce qui eût fait réaliser à la France une économie de 60.000.000 de francs de devises étrangères.

Les événements que nous traversons arrêtent sans doute pour le moment les exportations du riz de qualité destinées à la Métropole. Il n'en reste pas moins que ce riz de qualité sera vendu et apprécié par d'autres consommateurs de l'intérieur et de l'étranger, et le moment où les relations reprendront avec la France sera celui où tous les intelligents efforts des agriculteurs indochinois trouveront leur juste récompense.

PAUL RENON.

PRINTEMPS ET AUTOMNE

RHAPSODIE TONKINOISE DE PIERRE FOULON

par JEAN NOËL

Le livre au titre confucéen et tout imprégné des plus rares essences de l'Asie qui vient de paraître ne peut manquer d'éveiller chez les Indochinois pensées et souvenirs. Je pense ici, à propos de l'ouvrage qui vient de paraître à la Librairie G. Taupin et C^{ie}, sous le titre : *Printemps et Automne, Rhapsodie tonkinoise* (1), à l'activité littéraire qui laissa sa marque profonde sur de longues années de la vie tonkinoise.

Lorsque, à l'automne 1923, les *Pages indochinoises* que René Crayssac avait fondées quelque temps avant la guerre, se réveillèrent de leur sommeil décennaire, ce fut sous la baguette de J.-B. Saumont.

Une douzaine d'apôtres de la beauté et de la vérité formaient le groupe des « principaux collaborateurs », et parmi ces noms, je vois celui de Pierre Foulon. Je le vois même figurer au sommaire du premier numéro, avec un poème en prose, *le Buffle* qui ne passa pas inaperçu, et qui aujourd'hui, un peu transformé, constitue une partie de la composition plus ample qui porte dans *Printemps et Automne* le titre : *Le Gardeur de Buffles*...

A quelques mois de là (n° 5) on lit au sommaire, à côté du même nom d'auteur : *Annales du Printemps et de l'Automne tonkinois* : I — Printemps...

On voit que les premiers germes, les premières pousses du livre qu'on nous offre aujourd'hui remontent assez loin et que ce bel ouvrage a des racines profondes dans le sol tonkinois... Rien d'une improvisade, nulle ressemblance avec une fragile graminée annuelle, mais une analogie avec un arbre agrandi, élargi par les années, un grand banyan où jusqu'à la fin, jusqu'à ces derniers mois les feuilles nouvelles posaient des touches de vie fraîche sur la ramée brune et solide. J'aime le vaste banyan qu'on trouve dans la *Rhapsodie tonkinoise* en tournant la page de l'Envoi. Il symbolise l'enracinement

des fidèles serviteurs de ce pays, mais je me plais d'y voir aussi l'image du livre lui-même et de sa riche frondaison de feuilles, bruisante d'idées et de sentiments.

Quelles idées, quels sentiments ? Je n'entreprendrai pas d'en faire ici le relevé et la critique : plusieurs articles ne viendraient pas à bout d'une telle entreprise. Je dirai seulement ce qui me paraît essentiel, ou ce qu'un lecteur trop pressé risque de ne point voir, ou ce qui peut amorcer des discussions, des compléments, des explications. Tout n'est pas dit et l'on ne vient pas trop tard, mais l'on vient, incontestablement après Nguyễn-van-Tô, de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, qui a composé une préface très attentive et capable d'orienter utilement le lecteur ; c'est un handicap sérieux. Non seulement parce qu'il est un lettré d'une rare finesse, mais encore parce qu'une longue et amicale familiarité avec l'auteur lui a ouvert de justes perspectives sur sa pensée et sur ses intentions. Il ne lui a donc pas échappé que la « poésie » dont on sent dans cet ouvrage la présence réelle, n'est pas la poésie-chant, ni la poésie-prière, chère à l'abbé Brémond, ni la poésie-peinture (*out pictura poesis...*) mais tout cela un peu, tout cela à la fois, avec l'appoint assez neuf de la poésie-érudition. Il est un temps pour goûter la poésie pure, un temps pour savourer la poésie mêlée, comme il est un temps pour déguster un grand pur, et un temps pour savourer un cocktail d'alcools multiples et de parfums divers. Pureté ? Complexité ? Ce ne sont pas tant des éléments distincts et qu'on pourrait saisir séparément ou mêler en proportion variable, mais ce sont plutôt des aspects différents, des moments successifs, des « phases » d'une même réalité. Qu'y a-t-il de plus pur que l'eau, sinon le diamant qui la décompose ? Mais ce diamant n'est qu'une forme cristalline du carbone et il ne paraît jamais plus « pur » que lorsqu'il est taillé à facettes multiples, et c'est alors justement qu'il décèle dans la pure lumière blanche la pléiade des couleurs pures. Pures ? Pas si pures si l'on demande au physicien d'en compter les vibrations... Et voici que l'eau, l'eau pure, électriquement heurtée, se casse en deux corps simples, ou mieux plus simples.

Ce débat sur la poésie pure a déjà inspiré des livres entiers et une célèbre querelle académique.

(1) Mise à part la valeur qu'a su donner à cet ouvrage son auteur, le livre de Pierre Foulon se recommande tout particulièrement aux bibliophiles. Tirés sur les presses de l'Imprimerie G. Taupin et C^{ie}, l'édition ordinaire ferait l'honneur des meilleures maisons spécialisées de France. Quant à l'édition numérotée sur papier annamite à la forme nous ne faisons que la signaler, car elle a été entièrement souscrite par des amateurs empressés.

Je ne veux dire ici qu'une chose : c'est que la « poésie pure » pour vivre sainement et pour être féconde, il faut bien qu'elle se marie. Et Pierre Foulon l'a mariée avec le savoir historique, philosophique, philologique.

Font-ils bon ménage ? Ont-ils beaucoup d'enfants ? Voici huit grandes compositions bien vivantes, bien liées, comme les membres d'une heureuse famille.

Pourquoi huit compositions ?

Tracez donc une croix et à chacune des quatre extrémités vous placerez le nom d'une saison. Vous aurez ainsi sur une ligne droite Printemps-Automne, et sur l'autre ligne : Été-Hiver. Tracez maintenant la bissectrice des quatre angles droits, cela vous donnera une deuxième croix coupant la première et vous pourrez figurer aux quatre extrémités nouvelles les quatre sommets saisonniers de l'an : mi-printemps, mi-été, mi-automne, mi-hiver...

— Poésie et géométrie ?

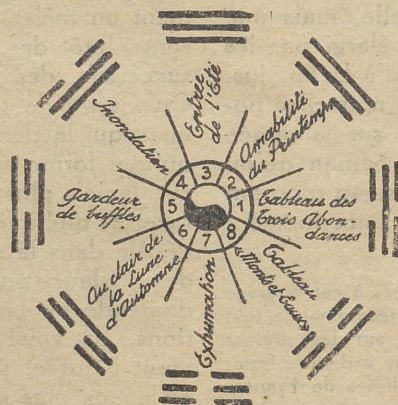
— Pourquoi pas ? poésie et astronomie si vous préférez. Poésie et logique, poésie et construction, poésie et architecture. Architecture dont le sens peut être complexe, avec des intentions cachées, secrètes, impénétrables au profane comme celles des constructions des Grandes pyramides...

Supposez que, s'orientant sur la succession des saisons et des sommets saisonniers, l'auteur ait rassemblé des thèmes mystiques, des légendes, des fêtes annuelles, on sentirait assez facilement cette ordonnance visible et presque évidente. Mais il n'est pas impossible, tout en conservant ce plan fort simple de le superposer à un plan profond et plus secret. Celui-ci par exemple : étant admis que le développement entier de la

civilisation humaine et particulièrement le déploiement des idées philosophiques et religieuses depuis ses débuts jusqu'à nous peut-être comparé à une seule et unique grande année, on y retrouvera quatre grandes « phases-saisons » un printemps de la pensée, un été, etc... Vous objecterez que tant de plans plus ou moins logiques vont dessécher toute inspiration, compromettre toute spontanéité... et c'est alors que je vous prie d'y aller voir vous-même. Si comme je le crois vous avez l'illusion d'un jeu tout naïf, tout gratuit, attentif surtout à son plaisir et au vôtre, si vous y retrouvez le goût de l'eau limpide et la splendeur du cristal intouché, vous vous rappellerez, n'est-ce pas ? ce que j'écrivais tout à l'heure sur la simplicité et la complexité considérées comme des aspects d'une seule et même chose, comme des coupes différentes dans un même fruit, comme, dans une même cérémonie l'évidente splendeur du rite et sa secrète valeur mystique.

Dans un tel livre, le lecteur, selon la préparation qu'il apporte selon la disposition actuelle de son esprit, l'attention qu'il veut bien prêter à l'auteur, trouvera des plaisirs de qualités fort différentes. Il semble que Pierre Foulon ait voulu, sur le mode plaisant, nous suggérer cette réflexion en dédiant l'ouvrage à sa propre fillette âgée de six ans « pour qu'elle y regarde, avant de savoir lire, les images qu'a dessinées Vân, quand elle saura lire, des images encore, plus tard, derrière les images nettes, l'image estompée d'un père tendre ». Peut-on plus subtilement suggérer que chaque lecteur peut trouver ici sa nourriture et son plaisir ?

J-an NOEL.





par Marguerite Triaire



ACCRODÉ à la balustrade de marbre qui entoure son pavillon du bord de l'eau, l'Empereur Céleste Minh Houang, connu aussi sous le nom de Jouei Tsoung, contemple le lac que les rayons obliques du soleil déclinant commencent à empourprer.

Au-dessus des toits incurvés des palais impériaux, au-dessus de Lo Yang, la capitale, au-dessus de la vaste campagne environnante, le ciel d'automne tend sa limpidité bleue. L'atmosphère purifiée par les pluies d'été semble de cristal, un air vif et léger agite doucement les feuillages encore verts — plus pour longtemps, hélas !

C'est le quinzième jour du huitième mois et la pleine lune ne tardera pas à se lever. L'Empereur songe qu'il la verra émerger lumineuse et dorée, ronde comme une orange, au-dessus des roseaux qui, à sa gauche, peuplent la rive. Un instant, la pensée d'aller au milieu du lac le tente et il regarde la barque de laque rouge aux coussins de soie jaune dont la proue s'élève en forme de tête de dragon. Puis il pense que de sa terrasse, il verra plus tôt surgir l'astre et renonce à son idée.

La brise du soir se mit à chanter dans le feuillage de soie des bambous et fit onduler les saules flexibles. Minh Houang chercha quelles paroles humaines pourraient traduire le murmure aérien. Il n'en trouvait point d'assez musicales, d'assez immatérielles.

Il aimait ces jeux littéraires, plus que les fortes voluptés du pouvoir et ce n'est qu'avec une ré-

pugnance extrême qu'il avait cédé à la décision de l'autoritaire impératrice douairière Wou Heou, épouse de l'Empereur défunt, lorsque celle-ci, déclarant son propre fils Li Hien déchu, avait enjoint au Prince Li Tan de le remplacer sur le trône du Dragon. Il avait cédé car, comment résister aux volontés de l'impérieuse souveraine à moins d'en avoir assez de la vie ? Il régnait depuis sous le nom de Minh Houang. Mais il gouvernait le moins possible, laissant la toute-puissance aux mains de l'ambitieuse femme dont le choix avait été dicté justement par la certitude que ce poète lui abandonnerait le pouvoir.

Certes, il assistait aux réunions du Grand Conseil mais se consolait de ces ennuyeuses séances le soir, dans son pavillon du bord de l'eau, avec ses amis les poètes, membres de la Forêt des pinceaux. Ils lui lisaient leurs dernières compositions et appréciaient ses avis. Lui-même ne dédaignait pas de tracer parfois sur le papier de riz des caractères élégants chargés de traduire son admiration pour les beautés de la nature ou d'exprimer les sentiments de son cœur.

Parmi ses poèmes célébrant la nature, les plus réussis étaient sans conteste ceux où il chantait la splendeur de l'astre des nuits. Il éprouvait une vive tendresse pour le clair de lune ; il puisait dans sa contemplation une douceur ineffable, une inspiration plus aisée, une sorte d'allègement. Il pensait parfois qu'entre Hang-Nga, la déesse de la lune et lui, existait une sorte de relation, un accord préétabli, une sympathie éthérée, inéluctable. Et il espérait bien, ce soir, recevoir l'illu-

mination, concevoir de sublimes pensées qu'il exprimerait en un poème à sa louange.

A ces réunions du soir où il prenait sa revanche des ennuis du jour, des musiciens participaient, contribuant à leur agrément. Les chants de la flûte alternaient avec la lecture des vers, le son des guitares, des kin et des p'i p'a berçait la fuite des heures heureuses.

Comme on était bien, loin des intrigues de la cour, des complots, des menées ambitieuses, loin des ministres moroses, des affaires de l'Etat et de la terrible Wou Heou.

Ce soir, les deux poètes familiers manquaient. Que faisaient-ils donc ? Leurs préparatifs, sans doute, pour la fête du soir. Peut-être aussi étaient-ils gris car ils cherchaient volontiers l'un et l'autre l'inspiration dans l'alcool.

des retours après une longue absence et se terminait ainsi :

*« Devant ma porte, seules les eaux du Lac du
[Miroir
Ne modifient pas leurs ondulations de jadis. »*

De la barque des musiciens, dissimulée dans les roseaux de la rive, s'éleva la voix d'une flûte. Elle exprimait une immense mais douce tristesse. Quelle tristesse ? Celle des séparations ? Celle de l'amour malheureux ? Celle de l'hiver imminent ou celle de la fuite rapide de la jeunesse et de la vie ? Toutes les tristesses...

Sa solitude, ce soir, pesait à l'Empereur. Et, comme le grand eunuque passait, il l'appella.

— Je désire que vous priez Mademoiselle Parfum de Lotus de venir passer une demi-heure auprès de moi.



Minh Houang s'étonnait toujours de voir cette ivresse, grossière en somme, favoriser la mise à jour d'une poésie cependant pleine de fraîcheur. Il préférerait, lui, chercher l'exaltation propice dans la lumière déversée sur la terre par celle qu'il adorait dans le secret de son cœur. Il songea à ce rythme nouveau que son poète préféré venait d'inventer. Comment le jugerait la postérité ? Son affection pour Ho Tche Tchang ne l'aveuglait-elle pas et son favori atteignait-il dans ses œuvres la perfection qui assurait à Wang Po une gloire immortelle ? Des vers du poète mort revinrent à sa mémoire :

*« Les nuages bas volent avec le canard sauvage
[solitaire*

*L'eau automnale se confond avec le ciel sans
[fin. »*

Par comparaison, il se remémora la dernière poésie de Ho Tche Tchang. Elle gémissait de l'écoulement des choses, évoquait la mélancolie

Il n'entrait pas dans les habitudes de l'Empereur de mander ainsi ses concubines. A la vérité, il n'accordait pas grande attention à ces jolies filles dont la plupart lui semblaient insignifiantes. De plus, il avait une solide affection pour sa femme Lieou Che. Mais il venait de se souvenir fort opportunément que, voici une Lune, Parfum de Lotus lui avait conté avec assez de verve une vieille légende relatant la création des singes et expliquant pourquoi ces animaux ont le derrière pelé. Et, voyant passer le grand eunuque, il avait pensé que cette petite fille était capable de le divertir en attendant le lever de la lune.

Car il voulait être seul au moment où elle surgirait.

Elle, l'inspiratrice, la douce, la très pure. Elle dont la divine clarté poétise tout celle qu'elle effleure, qui apaise les fièvres humaines, verse sur notre terre une surnaturelle sérénité. Elle ! L'éclatante ! la magicienne !



Il l'aimait un peu comme un amant adore de loin une inaccessible déité. Il entraînait dans son amour de la dévotion et du désir. Désir sans espoir de monter jusqu'à la source d'où ruisselle une telle splendeur, dévotion adorante...

Ce soir, il brûlait de célébrer dignement sa magnificence. Dans moins d'une heure, elle surgirait dans le ciel automnal ; elle déverserait sur le lac sa tranquille lumière et en ferait une nappe de clarté.

Il voulait être seul pour la contempler.

Peut-être même demanderait-il aux flûtes et aux kin de se taire afin que rien ne vînt troubler la silencieuse extase.

Mais voici que le Grand Eunuque apparaît, escorté de Parfum de Lotus qui, étant d'origine mandchoue n'avait pas les pieds brisés et marchait normalement.

Arrivé à quelques pas du Fils du Ciel, elle accomplit les genuflexions et prosternations rituelles et resta la face contre terre attendant ses ordres. Minh Houang l'autorisa à se relever et l'invita à s'asseoir sur un siège bas qui avoisinait le sien tandis que le Grand Eunuque s'éloignait, se demandant si cette faveur ne présageait pas le lever d'un astre nouveau au ciel de la cour impériale. Cependant, l'Empereur lui avait recommandé de revenir chercher « l'honorable personne » Parfum de Lotus avant le lever de la lune. Il n'entendait donc pas en faire sa compagne de la nuit.

— Mademoiselle, dit le souverain, je vous ai priée de venir passer un instant auprès de moi car j'ai gardé le plus agréable souvenir de notre dernière rencontre. Vous m'avez narré avec infiniment d'esprit cette légende des singes et l'envie m'est venue, ce soir, de vous entendre conter une autre histoire.

— Votre Majesté montre une trop grande indulgence pour mon talent de conteuse et je suis confuse de sa magnanimité, dit avec modestie Parfum de Lotus.

Cependant, elle exultait.

Des serviteurs silencieux servaient dans d'adorables coupes de jade la précieuse liqueur de roses des Académiciens. Ils disparurent comme des ombres sur leurs pantoufles feutrées.

— Votre Majesté, reprit Parfum de Lotus, doit savoir pourquoi en ce quinzième jour du huitième mois, tout le monde se réjouit, pourquoi le soir on promène dans les rues, avec des danses et des cris de triomphe ce simulacre de la Licorne, pourquoi les enfants ont tous des lanternes, mêmes les plus pauvres.

— Je l'ignore tout à fait, dit l'Empereur et serai heureux de l'entendre de votre bouche charmante.

— Eh bien, autrefois, vivait dans une forêt une licorne monstrueuse qui se nourrissait de chair humaine. Elle avait une prédilection pour la chair des enfants et en faisait une effroyable consommation. Si elle se rabattait parfois sur des adultes et même sur des vieillards, c'était par prévoyance afin de ne pas épuiser la source où elle s'alimentait. Il fallait bien laisser grandir un certain nombre de bambins pour qu'ils eussent des enfants à leur tour. Par raison, elle se résignait à ne les dévorer que plus tard, lorsqu'ils seraient pères de famille.

Toute la province était désolée par les ravages faits dans la population par l'horrible bête. On avait vainement essayé de la mettre à mort ; le Gouverneur devait récompenser par une fortune celui qui rapporterait sa tête. Tentés par l'appât du gain, plusieurs vaillants jeunes hommes



étaient partis pour la forêt où elle avait établi sa demeure, mais aucun n'était revenu. On subissait donc le fléau et tous les jours, de nouveaux deuils frappaient la cité.

Or, une vieille femme vivait à la lisière de la forêt. Elle demeurait seule et était pauvre. Elle avait une grande dévotion à Hang-Nga, la déesse de la lune et, pour l'honorer, le quinzième jour du huitième mois, elle fit des gâteaux ronds avec de la farine de riz gluant, des graines de pastèques, et de la graisse fine. Elle avait l'intention de faire l'offrande de ses gâteaux sur l'autel de ses ancêtres, puis de s'en délecter au moment où l'astre surgirait au-dessus de la forêt et monterait dans le ciel.

Ses pâtisseries achevées, elle sortit pour aller puiser de l'eau et se trouva face à face avec la licorne qui cherchait sa nourriture de la journée. De saisissement, elle laissa tomber sa jarre.

Quant à la licorne, au lieu de se précipiter sur la vieille comme elle le faisait d'habitude lorsqu'elle trouvait une proie, elle eut un mouvement d'hésitation et fit la grimace. C'est que sa trouvaille lui semblait peu tentante : parcheminée, coriace, n'ayant que la peau sur les os.

— Maigre gibier ! fit-elle.

La bonne femme qui était un peu sorcière et comprenait le langage des animaux, lui répondit :



— Oui, bien maigre. Et qui ne vous fera guère de profit.

— Cependant, répliqua la licorne, je n'ai pas le choix. On ne s'aventure plus guère dans ma forêt ; la vie se fait dure. Si cela continue, je prévois que j'en serai bientôt réduite à aller jusque dans les faubourgs de la ville chercher ma pâture. Aujourd'hui, je suis à jeun et je crains bien d'être obligée de me contenter de vos os, si secs soient-ils.

— Ecoutez, dit la vieille, je vais vous proposer une chose à laquelle nous gagnerons toutes les deux, je vois qu'il faut quitter la vie et qu'il ne servirait de rien d'essayer de vous échapper ou de vous attendre. Je me résigne donc. Cependant, je viens de faire d'excellents gâteaux ; laissez-moi le temps de les manger ; mon estomac bien rempli de ces pâtisseries succulentes, tempérera la sécheresse de mes os et sera pour vous une nourriture de choix. Soyez assurée que je ne me préoccuperai pas d'en laisser pour demain et pour la première fois de ma vie, je vais m'emplir la panse au maximum. Patientez, laissez-m'en le temps : j'en aurai le plaisir mais vous en aurez le bénéfice.

— Je veux bien, dit la licorne, mais n'abusez pas de ma bonté en faisant traîner votre festin. J'ai faim. D'ailleurs si vous tardiez trop, j'y mettrais bon ordre.

La vieille rentra dans sa paillote, elle fit le thé, offrit la première tasse devant la tablette des ancêtres qu'elle allait rejoindre, alluma deux baguettes d'encens, fit également l'offrande des gâteaux, puis s'étant prosternée, et ayant laissé aux mânes le temps de se nourrir, elle alla s'asseoir tristement au bord de son pauvre lit de camp, au fond de sa case. Ce lit n'était qu'un simple châssis de bambous tressés sur quatre pieds de bambous et recouvert d'une natte de jonc.

La vieille s'assit et se mit à manger ses gâteaux fort mélancoliquement. Ils étaient souples et savoureux, exquis ; mais le plaisir que la pauvre femme, en les faisant, s'était promis de leur dégustation, se trouvait singulièrement assombri par la perspective de sa mort prochaine. Et quelle mort !

Elle était si affligée que tout en mangeant à petites bouchées, elle parlait à haute voix.

— Hélas ! gémissait-elle, je vais mourir seule. Mon fils est au loin... et je n'aurai pas de cercueil ni d'enterrement. Est-il sur terre un plus malheureux sort ?

A cet instant, la licorne poussa avec sa tête la natte qui fermait l'entrée ; son muflle repoussant apparut à l'ouverture.

— Es-tu prête ?

— Pas encore, je mange mes gâteaux.

— C'est bien long...

— J'ai fait mes dévotions avant de commencer. Ce n'était pas le jour d'y manquer.

— J'ai faim, dit la licorne.

— Patientez encore un moment, pria la vieille.

— Soit, mais pas longtemps ou bien je viens te chercher dans ta tanière.

— Pas la peine, je sortirai bientôt.

La licorne se retira et la pauvre femme reprit ses plaintes.

— Quelle affreuse destinée ! Périr dévorée par une bête immonde ! Personne n'aura donc pitié de moi ? Personne ne viendra me délivrer de la dent cruelle de ce monstre ?

Une voix s'éleva, venant du pied du lit qui touchait l'angle le plus obscur de la case.

— J'ai grand pitié de vous et veux bien essayer de faire quelque chose.

C'était un mille-pattes qui s'était réfugié là dans l'ombre, tapi entre le mur et le pied de bambou. Il sortit de l'obscurité et vint au milieu de la case.

La vieille le regarda avec sympathie mais commisération.

— Que pourras-tu contre cette énorme bête ?

Mais voilà qu'une autre voix s'éleva d'un autre coin.

— Il ne sera pas seul. Moi aussi, je veux bien donner un bon coup.

C'était le pilon à riz qui parlait.

— Ne bougez pas d'ici, continua-t-il, ne faites pas la sottise de sortir et laissez-nous faire.

— Oui, approuva le mille-pattes. Couchez-vous et faites semblant de dormir. Ne bougez plus.

— Merci, dit la bonne femme. Bouddha vous récompensera de votre compassion.

Et, toute heureuse d'avoir trouvé des amis, bien qu'elle n'eût en leur puissance qu'une confiance limitée, elle poursuivit son repas moins tristement, appréciant à leur juste valeur la délicatesse de ses gâteaux. Puis, après avoir bu du thé, elle s'allongea sur son lit, le visage vers le mur, décidée à ne bouger sous aucun prétexte. Avant de s'étendre, elle avait remercié encore avec effusion le mille-pattes et le pilon à riz qui, maintenant, se concertaient.

Cependant, la licorne allait et venait devant la paillote, surveillant la porte. Lasse d'attendre, elle appela sa victime. Il lui répugnait d'entrer dans cette case étroite dont l'odeur ne lui plaisait guère. D'ailleurs, si sa tête pénétrait par l'étroite ouverture, il était bien évident que les épaules ne suivraient pas et qu'il faudrait démolir les murs. Alors qu'avec un peu de bonne volonté, cette maudite vieille... Que gagnait-elle à tergiverser ? Elle la héla de nouveau :

— Tu sors, ou je vais te chercher ?

Aucune réponse.

Alors, à bout de patience, elle souleva de nouveau avec son mufle la natte qui pendait devant l'ouverture et elle vit la vieille étendue sans mouvement sur son lit, le dos tourné.

Dort-elle ou est-elle morte ? se demanda la licorne. Ma foi, tant pis, ces murs de torchis ne doivent pas être résistants ; en forçant sur l'entrée, je dois les faire crouler avec facilité. Et elle fit comme elle avait dit pour aller cueillir la vieille avec les dents.

Mais comme les murs commençaient à céder, elle sentait au flanc droit une piqure affreuse qui lui causait une intolérable brûlure. C'était le mille-pattes qui faisait des siennes. Engagée dans l'ouverture, la licorne se trouvait fort gênée dans ses mouvements. Cependant, elle se pencha pour voir ce qui lui arrivait. Et comme



elle avait la tête baissée, le cou tendu, en bonne posture, le pilon à riz se souleva et lui asséna sur la nuque un coup si vigoureux et si habilement placé qu'elle expira à l'instant même.

Au cri de triomphe poussé par ses amis, la vieille se retourna, à temps pour voir la licorne s'écrouler avec un grand bruit sourd.

Elle remercia avec effusion ceux à qui elle devait la vie puis aussitôt partit vers la ville pour aller annoncer la mort du monstre. La nouvelle s'en répandit comme l'éclair, parvint au gouverneur. Celui-ci ordonna qu'on aille chercher le corps, et qu'on le promène triomphalement autour de la citadelle. Il était à

prévoir qu'on ne serait pas de retour avant la nuit ; aussi tous les enfants se munirent-ils de lanternes. Le fléau les éprouvait particulièrement ; la délivrance les touchait tout aussi particulièrement.

Ils dansèrent de joie à la lueur de leurs lanternes autour de l'immense cadavre qu'on traîna dans les rues une partie de la nuit.

C'est pour commémorer cet événement que tous les ans, le quinzième jour du huitième mois, à la pleine lune de la mi-automne, on célèbre cette fête, devenue la fête des enfants, par la procession de la licorne. On promène dans les rues un simulacre de la bête : une tête de bambou et de papier, un corps d'étoffe sous lequel se trémoussent des jeunes gens. Les enfants se réjouissent autour, tous munis de lanternes des formes les plus diverses : poisson, crabe, crevette ou libellule. On les laisse s'amuser la moitié de la nuit puis lorsqu'ils rentrent, le repas de famille a lieu dans la cour tandis que la pleine lune de la mi-automne brille de tout son éclat dans le ciel clair.

Parfum de Lotus se tut.

A l'horizon, le soleil disparaissait, laissant derrière lui des teintes somptueuses qui se reflétaient dans l'eau du lac et à l'orient, en rappel, tandis qu'au zénith, un bleu sans mélange s'approfondissait de minute en minute. Les saules de la rive opposée ondulaient pareils à de molles soieries dans la lumière exaltante. La flûte soupirait dans les roseaux, parfois soutenue par la vibration légère des cordes du kin.

Ming Houang, l'empereur céleste remercia la conteuse et la félicita. Il la convia à boire, en sa compagnie une tasse du thé parfumé réservé à la maison impériale.

Puis, lorsque le Grand Eunuque eut reconduit la concubine et que l'empereur fut seul de nouveau, il revint s'accouder à la balustrade de marbre.

Une lueur blonde, à l'orient, annonçait le prochain lever de la lune tandis que des vapeurs mauves naissaient sur le lac et qu'au couchant, s'éteignait la dernière flaque rouge.

Ming Houang regarda dans la direction où elle allait paraître.

— O suave ! murmura-t-il. Très pure ! Très sereine ! De mon cœur monte vers ta magnificence un hymne d'amour et de reconnaissance pour la beauté dont tu nous submerges. Ce soir, je veux chanter en ton honneur... Mais comment les paroles de la terre pourraient-elles exprimer ta radieuse beauté ? Viens au secours de mon impuissance, inspire-moi de célestes accents pour que je lègue aux générations futures un poème digne de toi.

Le regard fixé à l'horizon, au point où la lune ronde émergeait, tout entier tendu vers l'objet de son adoration, l'empereur se perdait dans sa contemplation extatique. L'astre montait lentement ; sa clarté ruisselait du ciel immense, argentait les feuillages des saules, se reflétait dans le lac.

Et soudain, Ming Houang vit auprès de lui une jeune fille remarquablement élancée, infiniment gracieuse, frêle dans sa tunique de soie rose que la clarté lunaire givrait de nacre et d'argent. Des dragons verts s'enroulaient au bas de son vêtement en une magnifique broderie.

D'où venait-elle et comment avait-elle surgi ainsi ?

L'empereur allait s'étonner de cette présence mais ce fut elle qui prit la parole.

— Céleste Empereur, notre reine Hang-Nga, déesse de la lune, m'envoie en messagère vers Votre Majesté. Je la salue et viens lui demander si elle est prête à me suivre.

— Je vous salue aussi, gracieuse messagère. Où voulez-vous me conduire ?

Elle désigna le ciel, son doigt menu dirigé vers l'astre.

— Là-haut, dit-elle. A Quang-Han, au palais de Hang-Nga qui sera heureuse de recevoir son poète... et adorateur.

— S'il en est ainsi, répondit vivement Ming Houang, je suis prêt à vous suivre.

— Il faut un cœur déterminé, ignorant la crainte. Si vous regardez à vos pieds, vous êtes perdu. Celui qui quitte la terre ne doit pas tourner ses regards vers la terre, mais les fixer sur le but.

— Montrez-moi le chemin. Puisque je vais vers Elle, je ne regarderai qu'Elle et marcherai sans défaillance.

— Alors, suivez-moi.

En disant ces mots, la jeune fille lança vers le ciel l'extrémité de son écharpe. Le tissu léger se déploya et s'éleva très haut, très haut, se recourba et devint l'arche d'un pont immense, semblable à l'arc-en-ciel qui brille après l'orage.

Elle s'engagea sur cette passerelle aérienne. Résolu, l'empereur s'y engagea à sa suite.

C'est ainsi qu'ils arrivèrent à Quang-Han.

Hang-Nga attendait son adorateur sur son trône de cristal, entourée d'une cohorte de jeunes filles ravissantes.

Lorsqu'il eut pris place à côté d'elle, sur un signe de leur souveraine, elles se mirent à danser. Emmerveillé, l'empereur ne pouvait se lasser d'admirer la grâce de leurs mouvements, la beauté de leur corps et de leur visage, il était transporté par l'harmonie de la musique aérienne.

ne qui guidait leurs évolutions mais ce qui le ravissait par-dessus tout, c'était la splendeur de Hang-Nga à la chevelure étincelante.

La danse terminée, elle le convia à se promener avec elle. Ils traversèrent des jardins enchantés où s'épanouissaient des fleurs lumineuses, jamais vues. De claires pelouses s'étendaient, d'où s'élançaient des arbres merveilleux. Ils arrivèrent au bord d'une rivière ; une barque amarrée à la rive semblait attendre le bon plaisir des promeneurs.

Ils allèrent sur une eau courante dont on ne pouvait savoir si c'était de l'eau ou de la lumière, au milieu d'un paysage féerique et lumineux.

Comme je vais trouver la terre terne et boueuse, songea l'empereur ! Puis il oublia la terre pour ne songer qu'à sa divine amie.

Ce qu'ils se dirent durant cette nuit mémorable n'a jamais été rapporté, sauf peut-être par la brise du soir chantant dans les roseaux.

Au matin, l'empereur se retrouva dans son pavillon du bord de l'eau, l'esprit plein du merveilleux voyage qui ne devait plus se renouveler. Certain de l'impossibilité de traduire en langage humain les délices de cette nuit unique, il renonça à écrire le poème dont il avait rêvé. Les paroles, même les plus poétiques ne pouvaient donner une idée des splendeurs contemplées.

Cependant, il fit composer par les danseuses un ballet connu sous le nom de Nghê Thuong Vu Y évoquant (de loin, car les femmes les plus gracieuses ne sauraient approcher de la grâce des fées) la danse qui l'avait accueilli à son arrivée à Quang-Han.

Il décréta, en outre, que le quinzième jour du huitième mois, son peuple célébrerait en l'honneur de la lune une fête qui coïnciderait avec celle des enfants.

C'est depuis que tous les ans, à la pleine lune de la mi-automne, ont lieu des réjouissances en l'honneur de Hang-Nga qui brille alors au ciel de tout son éclat. Les enfants se promènent dans les rues en chantant, fiers de leurs lanternes neuves ; les jeunes gens contemplant la lune dans le ciel clair. Ils voient dans ses ombres le vieillard qui préside aux mariages terrestres, le lièvre de jade ou le crapaud à trois pattes.

Au milieu de la nuit, dans la cour inondée de clarté, a lieu le repas de famille où l'on n'a garde d'oublier les gâteaux semblables à ceux que la vieille avait imaginés.

Et tard dans la nuit, les chansons alternées retentissent, tantôt duo d'amour, tantôt querelle feinte. Groupés devant la porte ou dans la cour de la maison, chantent les jeunes gens. De l'intérieur, répondent les jeunes filles. Dans cette joute courtoise, chaque partie cherche à l'emporter sur l'autre par des vers brillants ou inédits.

Vieille comme le monde, aussi vieille que l'amour dont elle est la première expression poétique, la chanson alternée se déroule dans la nuit claire cependant que du haut du ciel, Hang-Nga, la lumineuse, verse sur les enfants des hommes son adorable clarté et son ineffable douceur.

MARGUERITE TRIAIRE



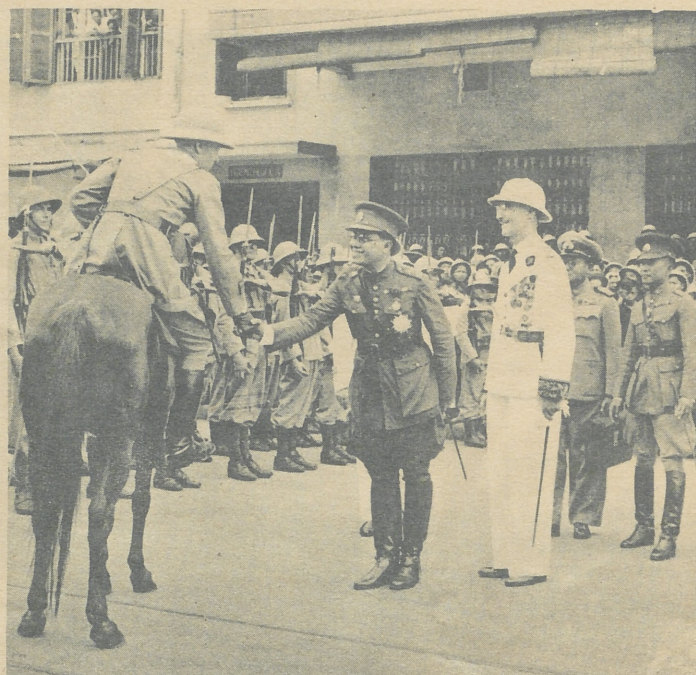
LES COMMANDANTS SUPÉRIEURS DES TROUPES DU GROUPE DE L'INDOCHINE



Général de Corps d'Armée MARTIN

Général	BOUET, 7 juin 1883.	Général	CHEVALIER, 15 décembre 1904.
Vice-Amiral	COURBET, 27 octobre 1883.	—	PIEL, 30 décembre 1906.
Général	MILLOT, 12 février 1884.	—	GEIL, 24 décembre 1908.
—	BRIÈRE DE L'ISLE, 8 septembre 1884.	—	PENNEQUIN, 12 janvier 1911.
—	DE COURCY, 1 ^{er} juin 1885.	—	LEFÈVRE, 5 février 1913.
—	WARNET, 5 janvier 1886.	—	SUCILLON, 13 avril 1914.
—	JAMONT, 22 avril 1886.	—	LOMBARD, 9 février 1916.
—	MUNIER, 8 novembre 1886.	—	LEBLOIS, 14 juillet 1918.
—	BEGIN, 3 janvier 1888.	—	PUYPÉROUX, 7 janvier 1920.
—	BICHOT, 24 mars 1889.	—	BLONDLAT, 1 ^{er} avril 1922.
—	GODIN, 14 décembre 1890.	—	ANDLAUER, 30 août 1924.
—	RESTE, 1 ^{er} juillet 1891.	—	AUBERT, 7 mars 1928.
—	DUCHEMIN, 8 janvier 1893.	—	BILLOTTE, 6 septembre 1930.
—	DODDS, 1 ^{er} mai 1896.	—	VERDIER, 17 mai 1933.
—	BICHOT, 8 octobre 1896.	—	BUHRER, 20 janvier 1936.
—	BORGNIS DESBORDES, 25 janv. 1899.	—	BRAIVE, 30 janvier 1938.
—	DODDS, 15 septembre 1900.	—	MARTIN, 1 ^{er} avril 1938.
—	CORONNAT, 12 septembre 1902.	—	

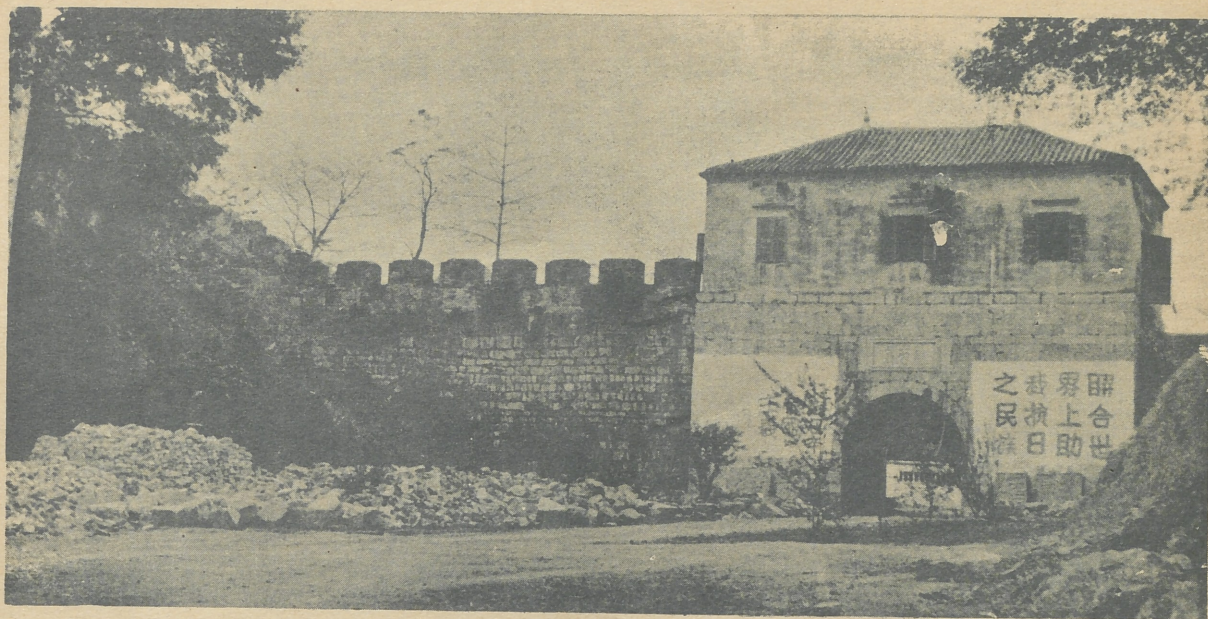
La Mission thaïlandaise



A Saigon (à gauche) puis à Hanoi (à droite), S.Ex. le Colonel LUANG PROM YODHI passe en revue et relécite le détachement d'honneur.

Ci-dessous, le défilé des marins devant le Théâtre de Saigon.





Ci-dessus la Porte de Chine sur la route de Langson á Longtchéou et au delà de Dong-Dang
(origine de la Route Mandarine ou Route Coloniale N° 1 dont l'autre extrémité
aboutit à la frontière thaïlandaise à quelque 2.400 Km. de là).

Ci-dessous le pont international de Laokay - Hokéou, par où passe le Chemin de fer du Yunnan.



Dans l'armée Indochinoise



LA SEMAINE...

...EN INDOCHINE

Le Conseil Colonial s'est réuni à Saigon : c'est, sur le plan intérieur, le fait marquant de la semaine. Avant d'étudier les questions budgétaires et financières inscrites à son ordre du jour, l'Assemblée a unanimement adopté deux télégrammes à adresser l'un au Maréchal Pétain, l'autre à l'Amiral Decoux.

Dans le premier, le Conseil Colonial affirma « le loyalisme de la Colonie dont les populations française et indigène demeurent profondément attachées à la patrie », et souligna « la volonté de tous les Indochinois de rester français ». Dans le second, le Conseil Colonial exprima au Gouverneur Général sa confiance absolue, l'assura « de sa reconnaissance pour ses efforts en vue de sauvegarder l'intégrité du territoire indochinois », et le pria « d'être l'interprète auprès du Général Martin des sentiments de gratitude de la population cochinchinoise pour le dévouement dont il fait preuve dans l'accomplissement de sa difficile mission ».

Dans sa réponse, l'Amiral Decoux déclara notamment : « Venant après celui que votre Assemblée a unanimement adopté pour être transmis au Maréchal Pétain, Chef de l'Etat français, votre message prend toute sa valeur et révèle l'esprit de discipline et le patriotisme qui animent la population cochinchinoise ».

★★

A Hanoi, les négociations continuent entre les autorités indochinoises et les autorités militaires de la Mission japonaise. La tension qui avait marqué les premiers jours de la semaine dernière, puis qui avait paru s'apaiser légèrement, ne semble pas s'être manifestée de nouveau. Après avoir subi un ralentissement consécutif à l'incident de Dong-Dang, les conversations ont pu reprendre normalement.

Au moment où nous écrivons, nous n'avons encore sur elles aucun détail. Les problèmes de cette sorte ne sont pas de ceux qui se traitent sur le forum. L'expérience a montré que, lorsqu'il faut que certaines choses soient dites ici au public, elles lui sont dites en effet : nous pouvons donc faire confiance à ceux qui ont charge du pays, et attendre dans le calme.

Il semble en vérité qu'on s'énerve à l'étranger beaucoup plus qu'en Indochine

même (qui est pourtant la principale intéressée !), s'il faut du moins en croire les bobards souvent ahurissants qu'en dehors des frontières telle ou telle radio lance avec prodigalité...

La semaine qui s'ouvre apportera sans doute quelques éléments nouveaux, ne fût-ce qu'en raison du retour à Hanoi du Général Tominaga, porteur vraisemblablement d'instructions nouvelles de son Gouvernement.

★★

Autre incident sérieux, mais, cette fois, du côté chinois : le pont international de Laokay-Hokéou, qui était miné depuis plusieurs semaines, a sauté. Cet acte, qu'aucune nécessité ne motivait, n'a pas été sans causer en Indochine quelque surprise.

On a voulu penser tout d'abord qu'il était imputable à un sous-ordre irresponsable. Mais bientôt le Gouvernement de Chunking en a ouvertement revendiqué la responsabilité, tandis qu'on apprenait qu'au Yunnan les autorités chinoises, ne s'estimant pas satisfaites, se livraient à des destructions systématiques, déboulonnaient les rails, et même, s'il faut en croire certaines rumeurs, les récupéraient froidement pour les employer ensuite sur la ligne de Birmanie. Ce serait là une curieuse conception des droits que possède sur tout ce matériel une grande œuvre française à laquelle la Chine du Sud-Ouest doit tant.

Dans un article qu'il a publié à ce propos dans *La Volonté Indochinoise*, et qui a fait quelque bruit, M. Champenois marquait qu'il serait bien étrange que les Chinois eussent ainsi voulu, avec une précipitation au moins prématurée, se prémunir contre une invasion possible de la part de troupes japonaises encore cantonnées dans l'île de Haïnan à quelques centaines de kilomètres de là. Quoiqu'il en soit, on a été douloureusement frappé ici par un geste qui répond si mal à de vieilles traditions d'agissante amitié.

★★

La réforme économique de l'Indochine se poursuit. Comme chaque semaine ou presque, le Gouverneur Général et le Secrétaire Général ont réuni autour d'eux les chefs de nos finances et de notre économie : on peut croire que ces conférences font du bon travail.

L'une après l'autre, les réformes et les mises au point se poursuivent. La semaine dernière

on nous entretenait de la question des farines ; ces derniers jours, c'était de celle des gazogènes ; malgré les apparences, les deux problèmes ont plus d'un point commun, car les solutions qui s'élaborent peu à peu visent toutes au double but de réduire notre dépendance de l'extérieur — dépendance qui se traduit pratiquement par des paiements en devises étrangères —, et de poursuivre méthodiquement la mise en valeur du pays par une exploitation rationnelle des produits de son propre sol.

... EN FRANCE

Le Cabinet, remanié dans un sens de concentration et d'efficacité accrue, a repris sa tâche, ou, pour mieux dire, l'a poursuivie.

Le Général Huntziger, ayant transmis ses pouvoirs à son successeur à la Commission d'armistice de Wiesbaden, a effectivement pris la tête du Secrétariat d'Etat à la guerre.

Au Contre-Amiral Platon, secrétaire d'Etat aux Colonies, l'Amiral Decoux a donné « l'assurance du parfait attachement à la Mère Patrie de l'Indochine tout entière qui, malgré les inquiétudes de l'heure présente, saura rester calme, unie et disciplinée ». « Ce geste de loyalisme, a répondu l'Amiral Platon, prend dans les circonstances actuelles tout son prix. Je suis heureux de savoir notre grande colonie d'Extrême-Orient placée, dans le calme et dans l'union, sous l'autorité d'un Chef en qui le Gouvernement et le Chef de l'Etat ont pleine et entière confiance ».

★★

Les faits qui ont valu au Général Gamelin, à M. Daladier, à M. Paul Reynaud, à M. Georges Mandel, à M. Léon Blum d'être placés en résidence surveillée au château de Chazeron — vieille demeure historique voisine de Châtelluguyon et qui n'évoque nullement la paille humide des cachots —, continuent à développer leurs conséquences.

On nous a appris avec franchise et loyauté que Nantes avait été frappée d'une amende de 5 millions de francs pour sabotage dans les installations téléphoniques. On nous apprend aussi que les frais d'entretien, à notre charge, des troupes d'occupation s'élèvent à 20 millions de Reichsmarks par jour. Ce sont pour nous des nouvelles douloureuses. Mais il nous faut avoir le courage de les regarder en face. Ce n'est pas en fermant les yeux sur les suites du désastre que nous pourrions travailler utilement pour la France. La réalité est amère, mais elle est :

considérons-la et reconnaissons-la loyalement, car elle doit être la base de toute notre action si nous voulons que celle-ci soit féconde après avoir tant souffert d'idéologies aveugles.

Avec une résolution constante, le Gouvernement français s'attaque à tous les problèmes économiques qui résultent de l'état des choses : de nouvelles mesures ont été prises à propos des corps gras, du sucre, des pneumatiques, etc... La production des mines de charbon va être intensifiée à l'approche de l'hiver. Et, pour économiser l'essence, les taxis de Paris, que sa population regagne peu à peu, marchent désormais au gaz.

★★

On reconstruit ; mais, en même temps, on construit. On fait du neuf. L'organisation de la production industrielle a fait un pas de plus ; l'acquisition, la répartition, le stockage, la vente et la consommation des produits industriels seront désormais réglementés en vue du rendement le plus rationnel des entreprises.

150.000 ouvriers vont être immédiatement employés aux travaux de ponts. 800 grands ouvrages d'art et une foule d'ouvrages moins importants ont été détruits par la guerre. On ne se contentera pas de les remplacer. On bâtira à leur place des ponts faits de matériaux modernes et adaptés aux besoins de la circulation d'aujourd'hui et de demain. C'est donc, par cette occasion, toute une rénovation des ouvrages d'art de nos réseaux routiers et ferroviaires qui va s'accomplir. Une telle œuvre, dans des circonstances normales, n'aurait pu être réalisée qu'avec beaucoup de lenteur.

Gennevilliers, jusqu'à présent, était plus connue par les « si tant belles filles » dont parle la chanson que comme port maritime. De considérables travaux qui dureront trois ans et fourniront du travail à des milliers d'ouvriers permettront de donner au port de Paris-Gennevilliers une liaison directe avec l'estuaire de la Seine et la mer par un chenal large de 14 mètres et profond de 2 m. 50.

★★

Signalons pour terminer, dans le domaine social, une intéressante initiative due à la princesse Philippe de Bourbon-Sicile, infirmière-major diplômée de l'Etat : il s'agit d'ouvrir aux jeunes filles une organisation appelée les « Filles de France » analogue à l'organisation masculine des « Compagnons de France », et se proposant, selon sa fondatrice, de « construire l'avenir solidement en s'appuyant de nouveau sur nos vertus ancestrales pour en faire jaillir des familles fortes et courageuses ».

...EN EXTRÊME-ORIENT

JAPON. — Les relations avec l'U. R. S. S.

— La presse japonaise se fait l'écho des rumeurs selon lesquelles le Kremlin suivrait une politique anti-japonaise. Le « Nichi-Nichi » écrit :

« C'est une grande erreur pour les Soviets de croire qu'ils peuvent conduire le Japon à la guerre contre l'Angleterre et l'Amérique en exerçant une pression contre lui par le Nord, afin d'encourager aussi la Grande-Bretagne et les Etats-Unis à s'attaquer au Japon. »

Le « Yomiuri Shimboun » demande qu'elle serait l'attitude du Kremlin vis-à-vis des Etats-Unis pour entraîner les Soviets contre le Japon.

« En fournissant sans hésitation aux Soviets l'essence d'aviation, dont elle interdit la vente au Japon, l'Amérique essaie de compléter l'encerclement du Japon. »

« Apparemment elle croit qu'elle peut ruiner les plans du Japon dans le Sud en créant une situation dans laquelle le Japon aura à faire face à l'ouest à la pression soviétique, et à l'est à la pression américaine. »

Le « Miyako Shimboun » déclare que le peuple japonais attend que le Japon renforce ses liens avec les Puissances de l'Axe et collabore avec les Soviets.

Une grande importance est attachée au choix du Lieutenant-général Tatekawa comme ambassadeur à Moscou.

Le « Nichi-Nichi » considère que le choix de ce soldat diplomate a été motivé par le désir de M. Matsuoka, Ministre des Affaires étrangères du Japon, de mettre fin à l'inter ruption des relations entre les deux pays.

Le « Yomiuri Shimboun » fait remarquer que « le succès ou l'échec de la diplomatie japonaise vis-à-vis des Soviets sont étroitement liés aux relations futures du Japon avec l'Angleterre et l'Amérique. »

Le « Miyako Shimboun » déclare : « Le choix du Lieutenant-général Tatekawa, qui sera assisté par M. Haruhikonishi, expert dans les affaires soviétiques, indique la tendance de notre diplomatie vis-à-vis des Soviets. »

Faisant remarquer la complexité accrue de la situation, aux frontières occidentales de l'Union Soviétique, le « Nichi-Nichi » déclare : « Il est clair comme le jour qu'il est de l'intérêt des Soviets d'éviter des frottements et de rechercher des relations avec le Japon. »

★★

M. Kobayashi aux Indes Néerlandaises. — M. Kobayashi à son arrivée aux Indes Néerlan-

daïses, a déclaré qu'on pouvait espérer maintenir la région des mers du Sud, encore épargnée par la guerre européenne, en état de paix, grâce à une amicale coopération entre le Japon et les Indes Néerlandaises.

Il a posé le principe que les échanges doivent constituer la base de la prospérité mutuelle dans les relations internationales, en particulier entre le Japon et les Indes Néerlandaises, en raison des ressources naturelles des deux pays et des récentes possibilités fournies par leurs industries.

Il a ajouté que sa mission, basée sur ce principe, n'avait d'autre but que le développement des relations économiques entre les deux pays, par une coopération pacifique en vue de profits mutuels.

★★

— Le 15 septembre a été abolie la division de l'Armée en 6 armes : infanterie, cavalerie, artillerie, génie, aviation et marine.

L'Armée japonaise sera désormais divisée en 6 sections : unités de combat, techniciens, officiers payeurs, service médical, vétérinaires et musiciens.

MANDCHOURIE. — La récolte de soja pour l'année 1940 s'élève à 4.390.000 tonnes en augmentation de 11 % sur l'année dernière.

...DANS LE MONDE

LES HOSTILITES ANGLO-ALLEMANDES

Elles continuent à se dérouler uniquement dans les airs. Depuis huit jours l'Angleterre a été attaquée plusieurs fois par jour par des vagues imposantes de bombardiers allemands toujours escortés de nombreux chasseurs. Le Maréchal Goering dirige personnellement la mise en action dans le Nord de la France du dispositif d'attaque. Les raids portent sur tout le Sud de l'Angleterre. Londres est visée avec un acharnement tout particulier. Les dégâts sont considérables et le nombre des victimes civiles serait d'une moyenne quotidienne d'environ 1.200.

La défense anglaise fait front à toutes les attaques et ne semble débordée en aucun point. Les pertes d'appareils allemands se chiffrent par de nombreuses centaines. La R. A. F. d'autre part est allée attaquer tous les ports à la Manche occupés par les Allemands, tous les transports côtiers, toutes les concentrations de troupes ou de matériel, toutes les voies de

communications. Les destructions réalisées sont innombrables.

L'activité aérienne anglaise contre les villes industrielles allemandes et contre Berlin s'est par contre ralentie.

LA GUERRE EN AFRIQUE

Les bombardements se succèdent sans interruption en Afrique. La R. A. F. vise les objectifs militaires de Libye, d'Afrique orientale, l'aviation italienne visite la Palestine, Egypte, le Soudan Egyptien, le Kenya. Les pertes sont très sensibles de part et d'autre.

Il semble que l'Italie prépare une attaque de l'Egypte. D'importants détachements sont partis du fort Capuzzo vers la frontière égyptienne ; des concentrations de troupes ont lieu au Sud de la Libye.

DANS LES BALKANS

L'ère des revendications territoriales contre la Roumanie semble close. Les nouvelles frontières de cet Etat ont quelques chances d'être durables. Le Général Antonesco qui a pris la direction absolue du pays, a déclaré ne pas vouloir mettre en cause les cessions récemment accordées ; il s'emploie tout au contraire à accélérer la procédure prévue par les différents accords.

La convention de Craiova avec la Bulgarie comporte la cession de la Dobroudja méridionale, l'échange obligatoire de la population bulgare des provinces de Tulves, de Constanza et de Durostor, l'échange facultatif des Roumains et des Bulgares des autres régions des deux pays.

L'évacuation du territoire cédé a déjà commencé ; mais la remise officielle n'aura lieu qu'à partir du 20 septembre et durera jusqu'au 1^{er} octobre. La nouvelle frontière va du Danube, immédiatement au Nord de la Silistrie, à la côte de la Mer Noire à environ un mille au Sud de Magalia.

La totalité des territoires cédés par la Roumanie a été occupée le 13 septembre par les troupes hongroises. La prise de possession porte sur 44.000 km². La nouvelle frontière sera fixée par un sous-comité qui siègera à Budapest. Les Hongrois occupent la ligne de crête des Carpathes Orientales depuis la frontière hongroise-slovaque jusqu'au col d'Ortoz qui surplombe le bassin de Brasov.

★★

Le Général Antonesco a précisé qu'il était décidé à lier sa fortune à celle de l'Axe et à évincer du nouveau régime toutes les person-

nalités capables se montrer des velléités de résistance.

Les premières mesures du nouveau gouvernement sont : embargo sur la fortune mobilière et immobilière du Souverain ; occupation des banques de Bucarest ; suppressions d'Ambassades ; mise à la retraite de 11 généraux d'Armée et de 1 Amiral ; suppression de personnel de la Maison Royale, etc...

Le Général Antonesco a également publié les directives d'une réorganisation des Affaires économiques.

★★

L'ex-Roi Carol, après un bref séjour au Suisse, s'est rendu au Portugal.

NOUVELLES BREVES

ALLEMAGNE. — Le Reich a signé un accord commercial avec la Suède concernant les territoires occupés de Hollande et Belgique.

Une mission militaire espagnole est arrivée à Berlin.

AUSTRALIE. — Le Gouvernement a constitué un stock de 10 millions de L. S. de matières premières.

CANADA. — Une souscription est ouverte pour un emprunt de 100 millions de dollars.

CITE DU VATICAN. — « Priez pour la paix dans la Justice et dans la Charité, dont Nous souhaitons ardemment le retour parmi les nations et que Nous voudrions voir fonder sur le règne du Christ », a demandé le Pape Pie XII à 2.000 membres de l'Action Catholique italienne, reçus par lui en audience solennelle.

Le Saint Père a évoqué ensuite « les nuées de l'illusion qui confond la matière et l'esprit, l'humain et le divin, le momentané et l'éternel. »

Il a déploré le conflit actuel « déchaîné entre des fils qui lui sont chers. »

EQUATEUR. — Une mission navale américaine a visité les Galapagos. Les E. U. A. désireraient obtenir la location de bases navales dans ces régions.

ESPAGNE. — Un tribunal spécial pour la suppression de la franc-maçonnerie et le communisme a été institué.

E. U. A. — Par 211 voix contre 180 la Chambre des représentants a autorisé le Gouvernement à exproprier les industries de guerre importantes si les propriétaires refusent d'accepter les commandes d'armement.

On pense d'autre part que la loi de conscription sera votée bientôt.

En attendant Washington a prévu un programme immédiatement réalisable comportant la mise en chantier de 7 cuirassés, 8 porte-avions, 27 croiseurs, 115 destroyers, 43 sous-marins, ce qui portera la flotte américaine à 32 cuirassés, 18 porte-avions, 85 croiseurs, 368 destroyers, 185 sous-marins.

— La Chambre des représentants du Peuple a voté un projet de loi interdisant aux communistes, fascistes, nationaux-socialistes d'acquiescer la nationalité américaine.

— Une explosion a détruit une partie des usines Hercules à Kenvil (New-Jersey). Une vingtaine de bâtiments ont été détruits. Des incendies ont été provoqués par l'explosion. Les causes du sinistre ne sont pas encore connues.

Les usines de Kenvil fabriquaient de la dynamite et de la poudre.

FINLANDE. — Un accord commercial a été signé avec la Suède.

— Une délégation économique va partir prochainement pour l'Italie négocier le renouvellement du traité de commerce.

ITALIE. — Le « Giornale d'Italia » affirme que l'Italie n'entend pas abandonner son système autarchique qui n'est pas en contradiction avec la solidarité économique européenne qui fait partie du programme de l'Axe.

PARAGUAY. — Le Président du Paraguay, le Général José Félix Estigarribia et sa femme ont péri dans un accident d'aviation.

SUEDE. — Aux termes de l'accord commercial signé avec l'U. R. S. S., la Russie importera du matériel de chemin de fer et des machines ; elle exportera des produits pétroliers, du blé et du manganèse.

SUISSE. — Un incident entre le parti frontiste et le Président du Conseil Fédéral a été provoqué par un communiqué des frontistes déclarant que l'entrevue qu'ils venaient d'avoir avec le Président constituait « un premier pas vers la pacification politique de la Suisse ».

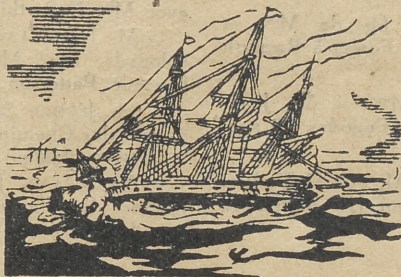
Un communiqué officiel a désavoué les termes employés par le « mouvement national suisse. »

U. R. S. S. — L'Agence Tass dit qu'il n'y a rien de vrai dans les rumeurs qui ont couru au sujet de l'accord militaire de la Russie avec les Puissances de l'Axe.

De même on dément l'existence d'une conférence qui se serait tenue à Zurich en vue de supprimer le bloc anti-komintern et de le remplacer par une alliance entre les Puissances de l'Axe, la Russie et le Japon.

— Des manœuvres se sont déroulées dans la « région militaire extraordinaire de l'Ouest ». Elles ont montré la nécessité de changer certaines méthodes appliquées jusqu'ici par l'Armée Rouge.

Des manœuvres militaires se déroulent dans la région d'Odessa dirigées par le Commissaire du Peuple de la Guerre, le Maréchal Boudjenny.



LA VIE INDOCHINOISE

Naissances.

CAMBODGE

— SAM IN, fils de M^{me} et M. Sam Sary, juge d'instruction à Battambang (4 septembre 1940).

COCHINCHINE

— MARIE-DOMINIQUE, fille de M^{me} et M. Astoin, fondé de pouvoir de la Banque de l'Indochine (7 septembre 1940).

— DANIEL-ERNEST, fils de M^{me} et M. André Chaumette, adjudant-chef au 5^e R. A. C. (7 septembre 1940).

— HENRI-RAYMOND-PAUL, fils de M^{me} et M. Lê-van-Quyên, docteur en médecine à Saigon (7 septembre 1940).

— JACKY-RAYMOND, fils de M^{me} et M. Pham-chanh-Long, propriétaire à Cholon (8 septembre 1940).

TONKIN

— YVES-PIERRE-ANTOINE, fils de M^{me} et M. Pierre-Alfred Courbois, Inspecteur à l'Office du Crédit Agricole à Hanoi (5 septembre 1940).

— LUCIENNE-MARIE, fille de M^{me} et M. Lucien Bécu, surveillant à la Société des Charbonnages du Dong-triêu.

— PIERRE-AUGUSTE, fils de M^{me} et M. Jean Tholance, agent du Trésor (6 septembre 1940).

— DANÎÈLE-OLIVETTE-MARIE, fille de M^{me} et M. France-Henri-Victor Bellion, météorologiste (7 septembre 1940).

— JOELLE-MARIE-GERMAINE, fille de M^{me} et M. Alexis-Paul Thénaul, maréchal des logis à Tong (7 septembre 1940).

— ANNIËL, fils de M^{me} et M. Jean Coant, sergent-chef à Hanoi (7 septembre 1940).

— JEAN-VINCENT-GUSTAVE, fils de M^{me} et M. Gustave-Henri Daspect, médecin-lieutenant des Troupes coloniales à Hanoi (7 septembre 1940).

— PATRICK-LOUIS-ANTOINE, fils de M^{me} et M. Pierre-Eugène-Julien Seitert, directeur de la Banque Franco-Chinoise (7 septembre 1940).

— FRANÇOISE-JEANNE-PIERRETTE, fille de M^{me} et M. Paul-Eugène Martin, sergent-chef (8 septembre 1940).

— CLAUDE-GEORGES-FRANÇOISE-LÉONCE, fils de M^{me} et M. Paul Thai-Hiêu, garde principal des Forêts à Bacninh (9 septembre 1940).

— FRANÇOISE-ELINA-JOELLE, fille de M^{me} et M. Jean-Henri Moreau, commis du Trésor à Sept-Pagodes (10 septembre 1940).

— MICHELLE-ANDRÉE, fille de M^{me} et M. André Tuilier, ingénieur-géomètre du Cadastre à Hanoi (10 septembre 1940).

Fiancailles.

TONKIN

— M. RENÉ HOAREAU, caporal-chef à l'Etat-Major de l'Air, avec M^{lle} DENISE GUARRIGUE, fille de M^{me} et M. Guarrigue, Douanes et Régies à Vanly.

Mariages.

CAMBODGE

— M. BERNARD PHÉAR, agent technique principal des T. P. à Phnom-penh, avec M^{lle} HENRIETTE DUMORTIER (12 septembre 1940).

COCHINCHINE

— LAMBERT NGUYEN, fils de M^{me} et M. Nguyễn-van-Thinh, propriétaire riziculteur à Phung-Hiép (Cantho), avec M^{lle} SUZANNE Huynh-Mai, fille de M^{me} et M. Huynh-huê-Ky, huyên honoraire, propriétaire à Saigon.

TONKIN

— M. P. SAMY, de la Société Française des Distilleries de l'Indochine à Hanoi, avec M^{lle} FLORA DUMONT.

— M. JEAN THANH, dit MAGUIÈRE, avec M^{lle} Do-hong-Thuoc.

— M. RENÉ-MATHIEU CALENDINI, ingénieur des T. P., avec M^{lle} JACQUELINE-MARCELLE-ANGÈLE ANGOT (12 septembre 1940).

— M. HOANG-VAN-LOC, secrétaire au Services Forestier, avec M^{lle} Bui-thi-Quang à Hanoi (12 septembre 1940).

Prochains mariages.

COCHINCHINE

— M. RENÉ SAUVEL, vétérinaire à Saigon, avec M^{lle} MIRILLE JAUFFRET, fille de M^{me} et M. Pierre Jauffret, des Douanes et Régies (19 septembre 1940).

TONKIN

— DO-ICH, étudiant, avec M^{lle} Nguyễn-thi-Thang (Hanoi).

— M. JEAN-HENRY RONCIN, hôtelier à Hanoi, avec M^{lle} MARGUERITE-ISABELLE BECQUET, infirmière.

— M. GEORGES-JULES-LOUIS-PIERRE-MARIE SELLON, lieutenant d'Artillerie coloniale, avec M^{lle} JACQUELINE-RENÉE TERRIEN, à Hanoi.

— M. ANTOINE-PHIDIAS SAVERT, employé de commerce, avec M^{lle} Dang-thi-Nho à Trung-phung (Hadong).

— M. RENÉ-CLAUDE-YVES GRIBELIN, officier d'Infanterie coloniale, avec M^{lle} NELLY-MARIE-LOUISE-PAULE, fille du Docteur Patterson (Hanoi).

— M. JÉRÔME SEBOND, adjoint contremaître à la Compagnie des Chemins de fer du Yunnan, avec M^{lle} NGUYEN-THI-CHUNG (Hanoi).

— YVES-ALAIN PÉGOURIER, juge au Tribunal de 1^{re} instance de Hanoi, avec M^{lle} GILBERTE-MARIE-LOUISE-SOPHIE PATTERSON.

Décès.

ANNAM

— M. GUY PINOT, caporal-chef du 11^e Régiment d'Infanterie coloniale, survenu à l'Hôpital de Hué (7 septembre 1940).

— R. P. ANTOINE STOEFFLER, missionnaire apostolique à Hué, survenu à la procure de la Mission (11 septembre 1940).

CAMBODGE

— M. ING NINN, survenu à l'Hôpital Mixte de Phnom-penh (5 septembre 1940).

— M^{me} MADELEINE GRIMAUD, femme du docteur Grimaud, médecin de l'Assistance médicale à Phnom-penh (6 septembre 1940).

COCHINCHINE

— M. B. DORÉ, commis-greffier des Services Pénitentiaires en retraite (2 septembre 1940, Saigon).

— M. ALBERT-BONNAL, survenu à l'Hôpital Grall, Saigon (7 septembre 1940).

TONKIN

— M. GUSTAVE WERTERMANN, du 5^e R. E. I., à l'âge de 29 ans (6 septembre 1940).

— M. EMILE PORRET, du 9^e R. M. I. C., à l'âge de 31 ans, à Hanoi (8 septembre 1940).

— M^{lle} HÉLÈNE-MARIE-FRANÇOISE-NANCY, fille de M^{me} et M. Bernard-Marie-Eugène Valéry Havard dit Duclos, rédacteur au Ministère de l'Agriculture, capitaine de réserve d'Infanterie coloniale à Hanoi.

— M. LOUIS DYEZECK, du 5^e R. E. I. (10 septembre 1940, Hôpital Lanessan, Hanoi).

— M. JEAN PORTA, du 9^e R. I. C. (8 septembre 1940).

— M^{lle} MONIQUE-JACQUELINE VIAUD (10 septembre 1940 à Hanoi).

Livres et revues.

LE LOTUS ET LE DRAGON

Ce recueil de « pièces radiophoniques » de M^{me} Christiane Fournier est publié à Vinh par les Editions de la « Nouvelle Revue Indochinoise ». Quelques-unes de ces pièces, agréablement présentées et ornées de hors-texte de Suzanne Truitard, ont été radiodiffusées par des postes français en 1939.

Après le IV^e Congrès de l'Enfance.

Le Comité Central d'Aide mutuelle et d'Assistance sociale de Cochinchine vient de faire paraître les rapports présentés par diverses personnalités au 4^e Congrès de l'Enfance, tenu à Saigon au mois de mai dernier. Le public peut maintenant prendre connaissance des travaux du Congrès. L'importance des questions qui y ont été soulevées, l'expérience de ceux qui les ont traitées, les sentiments de chaude humanité qui les animaient, font de cette brochure, malgré son apparence modeste, un document de grand intérêt sur la protection de l'enfance et la formation de la jeunesse en Indochine.

Ecole Française d'Extrême-Orient.

Vifs, brefs, précis, les *Cahiers de l'Ecole Française d'Extrême-Orient* viennent chaque trimestre rendre compte de toute l'activité historique, archéologique et ethnographique de l'Indochine, et plus spécialement de celle de l'Ecole Française.

Le deuxième cahier trimestriel pour 1940, qui vient de paraître, nous montre que malgré les circonstances actuelles la vie scientifique de l'Indochine dans ce domaine ne se ralentit pas.

Les mois passés ont vu paraître le tome 38, fascicule 2 du *Bulletin de l'Ecole Française d'Extrême-Orient* (articles de M^{lle} Colani, MM. Goloubew, Burnay, Martini, Laubie, Kim-yung-Kun). La *Collection de textes et documents sur l'Indochine* s'est enrichie d'une traduction par M. Antomarchi, du *Coutumier Rhadé*.

Les Musées, dont on nous donne les statistiques d'entrées (près de 16.000 pour le trimestre au Musée Blanchard de la Brosse à Saigon), ont reçu pour leurs collections toute une série.

Dans tous les pays de l'Union, les travaux et les recherches archéologiques ont été poursuivis avec d'heureux résultats. Il convient notamment de signaler l'effort de l'administration cochinchinoise pour seconder l'œuvre des archéologues dans leur défense du patrimoine artistique. Enfin le Cambodge et le Laos ont été également le lieu de recherches suivies et de précieuses découvertes.

On devrait mieux choisir les gens

ROMAN (suite) ⁽¹⁾

par PAUL MUNIER

— Ah ! Oui ! Madame Sœur, cette grosse dondon ! Cette voleuse ! C'est du joli ! voler une malheureuse comme moi !...

— Quoi, elle t'a volée ?

— Oh ! ça va bien ! ne faites pas l'innocent ! Vous l'aimez bien cette grosse-là, nho ? eh bien ! allez coucher avec elle, moi je m'en vais d'ici !...

... elle va et vient, hors d'elle, puis brusquement met son fichu de tête !...

D'ailleurs, elle ne part pas ! J'arrive à la calmer. Mais à mesure qu'elle se calme elle redevient muette. Je renonce provisoirement à savoir.

Plusieurs jours après, tandis que je lisais un journal, elle me dit tout à coup, d'une voix confidentielle :

— Naï, je vais vous dire, nho...

— Quoi donc ?

— Mon père...

— Ah ! oui ! ton père... eh bien ?

— Il était de la Martinique.

— Nègre ?

... elle se rebiffe !

— Nègre !... nègre !...

... puis, doucement :

— Mulâtre, oui !...

... on sent le prix qu'elle attache à la différence !

Un soir j'eus envie de la garder près de moi. Elle résiste. J'insiste. Alors elle me dit :

— Et ma mère, voyons !...

De cette façon j'appris qu'elle vivait avec sa mère !

Je la gardai néanmoins. Mais le lendemain matin, tandis que je sommeillais encore, elle se leva ; j'entendis vaguement qu'elle parlait à quelqu'un, près de la porte du jardin. Je m'éveillai tout à fait et regardai, sans me laisser voir. Nelly était avec une Annamite déjà vieille, qui semblait fort agitée ; près de cette femme se tenait un petit garçon aux grands yeux bruns, aux cheveux frisés, et Nelly avait l'air penaud et obstiné. La femme et l'enfant s'en allèrent enfin.

Quand Nelly rentra dans la chambre, je n'y pus tenir :

— C'est ta mère ?

— Non, ma tante !...

... Ainsi je sus qu'elle avait une tante !

— Et le petit garçon ?

— C'est Jano !

— Qui ça, Jano ?

— Jean, quoi !

— Mais qui est Jean ?

— Ben mon frère, tiens !...

... allons ! je savais désormais qu'elle avait un frère !

On conviendra que mon instruction était quand même fort incomplète. Par ailleurs Nelly, qui s'était cachée les premiers jours, commença de se montrer ; elle allait voir sa mère, presque chaque matin. La mère vint une fois chez moi : une vieille Annamite propre, l'air triste et, ma foi, assez digne. Elle est catholique et je devinais qu'elle réprouvait la liaison irrégulière de sa fille ; elle ne refusa pas, néanmoins, d'en vivre, mais leur misère était si grande ! Je fus un jour dans leur case, une des plus pauvres du village. Je revins de ma visite le cœur serré : la toiture en pailote laissait passer la pluie, le vent déjà frais entraînait de tous côtés ; la terre battue collait aux semelles ; le puits, plein d'une eau trouble, était un trou à peine maintenu par quelques pierres ; la cuisine n'était qu'un appentis bas et noir de suie ; le jardin, tout petit, était planté de quelques mûriers, de deux ou trois aréquiers, de quelques calladiums ; en somme, la vie indigène presque misérable ; pourtant Nelly était Française, j'en étais sûr ; comment était-elle tombée si bas, sans secours, sans effort apparent pour résister à l'adversité ? Au retour, je l'interrogeai mais je trouvais, dans ses réponses, méfiance et lassitude, comme à l'accoutumée. Pourtant un mot, un nom, jeta tout à coup une lueur dans toute cette ombre. Nous étions assis sur la balustrade de mon jardin ; la mer haute venait battre, à nos pieds, les monceaux de pierre qui protégeaient le mur ; dans la nuit commençante le phare de Hon-Dau brillait, grosse lampe fixe, tandis que l'œil lumineux du phare des Norways dardait sur nous, toutes les sept secondes, un regard vif ; un courrier, remontant le long de la Cat-Ba, papillonnait de tous ses feux ; nous étions silencieux, moi, fatigué de questionner pour rien, elle, perdue dans son rêve perpétuel et vague. L'idée d'apprendre me revenant, je demandai soudainement :

— Quand ton père vivait, où étiez-vous ?

(1) Voir *Indochine* N° 1 du 12 septembre 1940.

— A Cho-Phong.

... Cho-Phong ! Le lieu de la révolte de l'an passé ! Très intéressé, je demandai encore :

— Y a-t-il longtemps que vous avez quitté Cho-Phong ?

— Plus d'un an, tiens !

... Plus d'un an !... le début de la révolte remontait à dix-huit mois, à peu près.

— Et ton père, quand est-il mort ?

— Plus d'un an aussi !...

— A Cho-Phong ?

— Non, à Haiphong, à l'hôpital !

— Alors tu as vu la révolte ?

— Oh ! ne me parlez pas de ça !...

...et Nelly semble avoir encore devant les yeux des visions de cauchemar !

Je respectai son silence, mais je me jurai de savoir, à tout prix, quelle part avait eue le grand drame de la brousse dans le drame où devait sombrer la destinée de Nelly.

Le lendemain, je vis M^{me} Sœur, avec qui je n'aimais pourtant point causer. Elle était de joyeuse humeur. Quand j'arrivai, ce fut pour la voir, en peignoir, sur le pas de sa porte ; elle habitait un petit rez-de-chaussée qui s'ouvrait en vue de la terrasse, alors déserte. Son boy de confiance, un vieux serviteur qu'elle appelait « Quang-Yên », parce qu'il avait travaillé, autrefois, dans une espèce d'auberge, à Quang-Yên, était debout devant elle, en la position passive et impassible de tout Annamite qui reçoit une semonce. On a prétendu qu'il était dans les bonnes grâces de la patronne, dont les charmes, abondants mais très mûrs, ne trouvaient plus facilement les adorateurs indispensables à son tempérament. Venait-il d'être trop osé, ou pas assez ? je ne sais, mais la grosse femme hurlait, gesticulait et, pour marcher plus facilement, relevait son peignoir sous lequel nul linge ne faisait voile, montrait ses grosses cuisses au-dessus desquelles oscillaient un derrière énorme et un ventre à bourrelôts. Laisant retomber son vêtement, elle fit semblant de m'apercevoir tout à coup. Elle vint vers moi, riante et pas gênée :

— Excusez-moi !... ce saligaud de Quang-Yên !...

— Ça ne fait rien, Madame Sœur ! Prenez-vous quelque chose ?

Je m'assurais de sa bonne humeur, car elle ne déteste pas de lever le coude ! Quand elle eut bu la moitié de son whisky-soda — beaucoup de whisky, très peu de soda — je la fis parler. Elle commença par déblatérer contre Nelly, une fainéante... toutes ces métisses, de la racaille !... Elle, M^{me} Sœur, avait employé la « Malabare » ; elle avait dû la chasser ! et avec une bonne amende, encore !...

— Elle gagnait sa vie, chez vous ?

— Sept piastres par mois ! Et c'était bien trop pour ce qu'elle sait faire !... Et des prétentions !... Quand elle est partie, je lui ai « coupé » trois piastres, pour lui apprendre !...

Sept piastres par mois ! Moins qu'à un coolie ! J'ai bonne envie d'en rester là, même d'injurier cette abominable femme, mais je me contiens, je fais bonne figure ; il faut que je sache ! Je sais déjà pourquoi Nelly appelle M^{me} Sœur une voleuse !

— Dites, Madame Sœur, le père Mithridate, quel homme était-ce ?

— Peuh ! une espèce de « Malabare », un propre à rien, comme tous ces gens-là ! Un fumeur d'opium ! Pas méchant, ça non ! Il est mort à l'hôpital l'année dernière. Il avait une petite maison à Do-Son, mais quand il est mort les chettys l'ont vendue : il devait de l'argent !

... j'offre un deuxième whisky, pour encourager la bavarder.

— ... il avait fait tous les métiers : d'abord douanier, puis je ne sais quoi ; il joua longtemps du piano dans les cafés et les cinémas ; en dernier lieu il était surveillant des Travaux publics, sur les routes...

— A Cho-Phong ?

— Oui ! et il en est mort, le pauvre ! Une pleurésie qu'il attrapa une nuit, dans la brousse, pendant que les pirates lui couraient après...

— Alors les Mithridate ont tout perdu, pendant la révolte ?

— Oui ! je crois qu'ils ont été pillés, qu'ils ont fui comme ils ont pu... Bah ! vous savez, pas intéressants, ces gens-là !

Assez pour aujourd'hui ! La mère Sœur ne parle plus mais boit encore ; ses petits yeux congestionnés me dévisagent curieusement ; elle se penche, comme fatiguée, et son peignoir trop lâche me laisse voir ses seins hypertrophiés ; j'ai vu ou deviné le reste tout à l'heure... merci !

Je prends congé et je me sauve. De la cour, je l'entends qui appelle : Quang-Yên !...

III

C'est la sentimentalité qui tue les mâles.

(ROBERT RANDAU).

Nelly s'est acheté quelques mètres d'étoffe, un beau fichu, des soques, tout en teintes sombres ; elle a l'air, à présent, d'une Annamite aisée, sans plus ; j'ai parlé de vêtements européens, de souliers ; elle ne dit pas non, prend l'argent... et ne l'emploie qu'à des achats indigènes.

PAUL MUNIER

(A suivre).

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je soussigné
demeurant à
déclare souscrire un abonnement de { 1 an / 6 mois (1) } à la revue hebdomadaire "INDOCHINE".

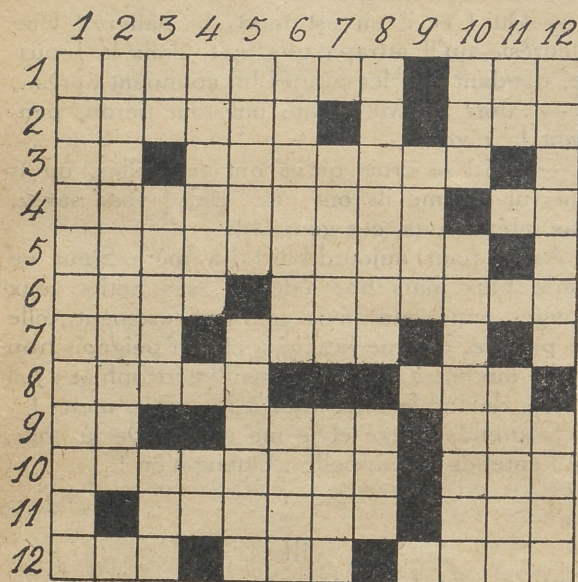
Hanoi, le 1940

Signature :

(1) Biffer la mention inutile. 1 an 12 \$ 00, 6 mois 7 \$ 00.

Retourner le présent bulletin à "INDOCHINE", 15, B^d Rollandes - Hanoi

MOTS CROISÉS N° 1



Horizontalement.

1. — Mollusque comestible — Point inférieur d'une basse voile.
2. — Absinthe — Monnaie.
3. — Article — Poète latin et évêque.
4. — Marchandise de qualité inférieure — Note.
5. — Livre de voyageur.
6. — Gros cordon de soie — Promptes.
7. — Expression — Unie.
8. — Voile carrée — Calotte de laine rouge ou blanche.
9. — Terminaison de participe passé — Son ancienne capitale porte le même nom — Recueil de poésies de Richépin.
10. — Charpente — Prédestiné à la béatitude éternelle.
11. — Repli — Roue à gorge.
12. — Habit de pénitent — Terminaison de participe passé — Serment.

Verticalement.

1. — Mouvements déréglés.
2. — Incertains.
3. — Expliqué — Appendice grêle enroulé en spirale — Fer large et pointu.
4. — Hommes très bornés — Article.
5. — Harmonie — Eclat.
6. — Répétai — Fils d'Enée.
7. — Son bois a une odeur repoussante — Mesures.
8. — Magistrature — Accommode.
9. — Fondateur d'un ordre religieux.
10. — Peintre anglais (1799-1879) — Philosophe grec.
11. — Le gascon est un de ses dialectes — Actifs.
12. — Qui a un caractère violent — Rivalisé de brutalité avec une servante du Saint-Père.

AU LION D'ARGENT

BIJOUTERIE - ORFÈVRERIE

Médaille d'Or: SALON D'ART HANOI 1936-1937

Hors-Concours: FOIRE ARTISANALE HADONG 1939

GROS & DÉTAIL

ATELIERS DES ARTS

HADONG

Téléphone : 698

N° 56, Rue Jules-Ferry

HANOI

Pour LE VOYAGE
LE SPORT
LE TRAVAIL

Les montres

" REVUE SPORT "

PRÉCISES, INCASSABLES ET ÉTANCHES

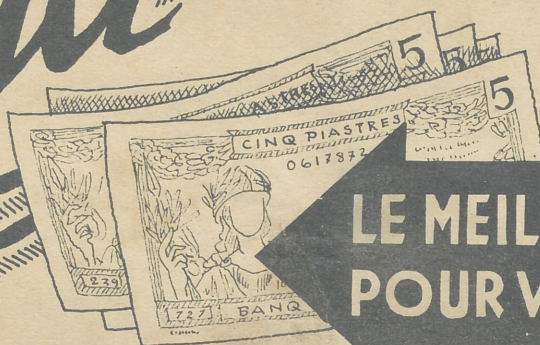
sont indispensables

EN VENTE CHEZ :

A. PERROUD

39, RUE PAUL-BERT — HANOI

Voici



**LE MEILLEUR PLACEMENT
POUR VOS ECONOMIES**



Fentez votre chance

LOTTERIE INDOCHINOISE

IMP. G. TAUPIN & C^{ie} HANOI